

LE CONCERTO DES OMBRES

Seb Le Réveur



Le Concerto des Ombres

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Discordance Initiale	4
Chapitre 2 : Le Pacte de Colophane	10
Chapitre 3 : Anatomie d'un Solo	16
Chapitre 4 : Les Cris du Boyau	23
Chapitre 5 : Registres de Sang	28
Chapitre 6 : Vibrato de la Terreur	33
Chapitre 7 : L'Accordage Macabre	40
Chapitre 8 : Fréquence Interdite	45
Chapitre 9 : Parasitage	60
Chapitre 10 : Répétition Générale	65
Chapitre 11 : La Chambre de Résonance	72
Chapitre 12 : L'Incision du Maître	77
Chapitre 13 : Contrepoint Mortel	82
Chapitre 14 : Le Grand Prix d'Excellence	86
Chapitre 15 : Accord Final	90

Chapitre 1

Discordance Initiale

Le silence qui suivit fut pire que le cri. Un vide soudain. Une décompression brutale. Elara sentit ses tympans se rétracter. L'air de la salle de pratique devint solide. Un bloc de glace dans ses poumons.

Ses doigts tremblaient. La main gauche, crispée sur le manche en ébène, refusait de lâcher prise. La main droite, celle qui tenait l'archet d'obsidienne, semblait soudée au bois.

L'archet n'était plus froid. Il dégageait une chaleur fiévreuse. Une température de corps en pleine agonie. Elara fixa la mèche. Les filaments étaient trop fins. D'une pâleur de linceul. Ils brillaient d'un éclat perle sous la lumière crue des néons vacillants.

— Encore, murmura Thorne.

Sa voix était un scalpel. Un froid d'acier contre la nuque. Pas de discussion.

— Ce... ce n'était pas une note, Maestro.

Sa propre voix lui parut étrangère. Un froissement de papier sec. Elle regarda ses doigts. Les callosités de son index étaient fendues. Une goutte de sang perla. Elle glissa le long de la corde de La. Elle disparut dans l'ouïe du violon. Le bois sembla l'aspirer.

Thorne fit un pas. Le cuir de ses bottes grinça sur le parquet poussiéreux. Il s'arrêta

juste derrière elle. Elara sentit son odeur. Un parfum de naphthaline, de vieux manuscrits et de métal froid. Il ne la touchait jamais. Il se contenta de surplomber son épaule, une ombre de pierre.

— La perfection ne connaît pas la mélodie, Elara. Elle connaît la vérité.

Thorne eut un sourire de prédateur. Ses lèvres s'ouvrirent sur un vide blanc.

— Le Grand Prix d'Excellence ne récompense pas les musiciens. Il couronne les réceptacles. Vous voulez être la meilleure ? Ou vous voulez rester une petite violoniste de province avec de l'encre sous les ongles ?

Elara serra les dents. La douleur dans son épaule gauche était une brûlure constante. Une inflammation qu'elle chérissait. C'était la preuve qu'elle existait.

— L'archet, souffla-t-elle. D'où vient-il ?

— De la cave sous la septième travée. Là où l'humidité ne pardonne pas. Il appartenait à Malakov.

Le nom tomba comme une pierre dans un puits. Malakov. Le prodige de 1920. Mort sur scène pendant la cadence finale du Concerto pour l'Invisible. On racontait que ses doigts s'étaient liquéfiés.

— Jouez le passage en ré mineur, ordonna Thorne. La descente en doubles croches. Ne retenez rien. Laissez l'archet mordre.

Elara repositionna l'instrument. Le menton calé sur la mentonnière en bois de rose. Elle sentait le pouls du bois contre sa paume. Un rythme saccadé.

Elle attaqua.

Le premier coup d'archet fut un déchirement. Ce n'était pas de la musique. C'était de la chirurgie acoustique. Les cordes en boyau de mouton protestèrent. Elles gémirent sous la pression du bois d'ébène. Elara accéléra. Le tempo monta. Soixante battements par minute. Cent vingt.

Le métronome mental d'Elara s'emballa. Les notes défilaient comme des éclats de verre.

Soudain, la sensation changea.

L'archet mordit. Il s'enfonça dans la corde comme dans une gencive. Elle sciait de la viande. Une odeur de brûlé envahit la pièce. La colophane chauffée à blanc.

Elle entendit un nouveau cri.

Ce n'était pas une hallucination. C'était un hurlement de femme, étouffé, venant de l'intérieur même de la caisse de résonance. Un son de gorge tranchée. Ses doigts s'activèrent sur la touche. Elle ne les contrôlait plus. Ils frappaient le bois avec une force inhumaine. Clac. Clac. Le bruit des os contre l'ébène.

— N'arrêtez pas ! tonna Thorne.

Il était tout près. Son souffle de givre battait contre sa nuque.

— Donnez-lui ce qu'il veut ! Il a faim, Elara ! Nourrissez-le !

Les yeux d'Elara pleuraient. La pierre gothique transpirait. Une humidité de bitume coulait le long des joints. Elle voyait des visages dans le grain du bois. Des bouches tordues. Des yeux exorbités qui la suppliaient.

La cadence approchait. Le moment du sacrifice.

Elara poussa l'archet avec une rage désespérée. Elle cherchait la note pure. Celle qui briserait tout. Le bois commença à exsuder un liquide visqueux comme de la bile de pétrole. Cela tachait sa robe grise. Cela coulait sur ses poignets.

Elle atteignit le contre-ut.

Le son qui sortit de l'instrument ne ressemblait à rien de connu. Une fréquence qui faisait vibrer les os du crâne. Une onde de choc qui fit éclater le verre de la fenêtre. La neige s'invita dans la danse. Les flocons tourbillonnaient comme des éclats de diamant.

Elle s'arrêta brusquement. L'archet resta suspendu. Le silence qui revint n'était pas vide. Il était peuplé.

Elara haletait. Ses ongles étaient bleus. Le froid de la mort. Thorne recula d'un pas. Une satisfaction carnassière brilla dans ses yeux d'acier.

— Vous l'avez entendu, n'est-ce pas ?

Dans les murs du Conservatoire, le silence s'était mis à murmurer. Un chœur de milliers de voix brisées. Le chant des anciens élèves.

— L'archet a accepté votre offre, dit Thorne en ajustant ses boutons de manchette. Votre temps, Elara. Chaque seconde que vous passez à jouer est une seconde de vie que vous lui donnez. Regardez-vous.

Elle baissa les yeux vers le miroir piqué. Elle ne se reconnut pas. Ses cernes étaient des gouffres. Sa peau était translucide, laissant apparaître le réseau bleuâtre de ses veines. Elle semblait avoir vieilli de dix ans. Mais ses yeux brillaient d'une intensité

surnaturelle. Une lueur dorée y brûlait. Une fièvre de loup.

— Demain, nous descendrons aux archives, dit Thorne d'une voix monocorde. Vous devez rencontrer le reste de l'orchestre.

— Je ne veux plus jouer.

L'archet tomba. Il ne fit aucun bruit. Il resta là, comme un serpent tapi dans l'ombre. Thorne s'approcha d'elle. Il posa sa main sur son front. Une lame de glace.

— Vous n'avez plus le choix. La musique est en vous. Si vous ne jouez pas, elle vous dévorera de l'intérieur. Elle mangera vos organes, un par un, pour trouver la sortie.

Elara sentit une crampe lui tordre l'estomac. Un spasme musical. Une corde de sol se tendait dans ses entrailles, prête à rompre. Thorne se détourna. Sa silhouette s'effaça dans les ténèbres du couloir.

Elara resta seule. Elle regarda le violon. L'instrument semblait respirer. Les ouïes s'ouvraient et se fermaient comme les branchies d'un poisson hors de l'eau.

Un grattement monta sous le plancher. Tac. Tac. Tac.

Elara ramassa l'archet. Ses doigts se refermèrent dessus avec une familiarité écoeurante. Elle remonta le violon à son épaule. Les cordes, encore humides de son sang, l'attendaient.

Elle commença une gamme chromatique. Chaque note était un coup de poignard. Le son émanait de ses pores. Elle était devenue l'instrument.

Dans l'obscurité de ses paupières, elle vit la partition de Thorne. Elle n'était pas écrite avec de l'encre. Elle était faite de nerfs. Des fibres nerveuses arrachées et collées sur

le papier.

Elle joua jusqu'à ce que ses doigts ne soient plus que chair crue. Jusqu'à ce que le bois devienne rouge. Soudain, la corde de Mi claqua. Le fil d'acier fouetta sa joue, ouvrant une entaille nette.

Elle continua sur trois cordes. Le son devint rauque. Désespéré. Elle savait maintenant ce que Thorne cherchait. Il ne cherchait pas la perfection. Il cherchait l'ouverture d'une porte.

Et elle était la clé. Forcée dans la souffrance.

Le conservatoire vibra. Les archives s'éveillaient. Dans l'embrasement de la porte, une ombre l'observait. Ce n'était pas Thorne. C'était une silhouette vaporeuse, les mains tendues, prêtes à saisir l'archet.

Elara sourit à l'ombre.

— Bienvenue.

Le concerto continua, porté par deux paires de mains sur un seul instrument. Elara sentit son cœur ralentir. Son rythme cardiaque se calquait sur celui du bois. Soixante. Quarante. Vingt. Elle n'était plus qu'une vibration. Un cri éternel figé dans l'ébène.

Thorne, dans son bureau, posa sa plume. Une goutte d'encre tomba sur son registre.

"Sujet Vance : Résonance atteinte. Phase de transfert imminente."

Il éteignit la lampe.

Dans le Conservatoire de la Forêt-Noire, la musique ne s'arrêta jamais plus.

Chapitre 2

Le Pacte de Colophane

La corde de Mi a tranché net. Un fouet d'acier.

Elara ne crie pas. Elle ne crie plus depuis longtemps. La douleur est une note tenue trop longtemps. Elle regarde son index gauche. La plaie est profonde. Elle devrait voir le rouge, la pulsation familière du fer.

Rien.

Une perle ambrée pointée à la commissure de la chair déchirée. Épaisse. Visqueuse. Elle brille sous la lueur crue de la lampe à huile. Elara approche son doigt de son visage. L'odeur la frappe, une déflagration de forêt millénaire. De la colophane pure. Elle presse la coupure. La substance s'étire en un fil poisseux. Ses veines ne transportent plus la vie. Elles charrient la sève des morts.

— Le processus a commencé.

La voix est un scalpel. Froid. Précis.

Julian Thorne est là, debout dans l'embrasement de la porte. Une silhouette rigide comme un violoncelle dans son étui. Son manteau de laine noire absorbe la lumière. Ses yeux, deux billes de verre fumé, fixent la main d'Elara.

— Maître... mes doigts.

Ses mains s'agitent. Un tremblement sec, comme des feuilles mortes contre une vitre.

La résine sur son doigt commence à durcir. Elle sent sa peau se figer. Une cuirasse de bois et d'ambre.

— Ne lutte pas, Elara. Le sang est pour les amateurs. Pour ceux qui s'essoufflent. Pour ceux qui meurent.

Thorne s'avance. Le plancher ne craque pas sous ses pas. Il appartient à cette bâtisse autant que les fondations. Il saisit le poignet d'Elara. Ses doigts sont des étaux de marbre. Il approche la blessure de ses narines et inspire longuement. Un étirement de lèvres sans chaleur déforme son visage.

— C'est l'essence du Grand Prix. L'âme du bois qui réclame son dû. Viens. Le registre t'attend.

Il l'entraîne hors de la salle. Le couloir est un tunnel de pierre humide où l'hiver viennois s'infiltré par les jointures. Ils descendent. Les escaliers en colimaçon s'enfoncent dans les entrailles du Conservatoire. L'air s'épaissit comme du vernis. Une odeur de poussière, de parchemin moisi et d'huile de lin s'accroche à la gorge.

Thorne pousse une porte en fer forgé. Le grincement imite une corde de sol qui lâche sous une tension inhumaine.

Les archives.

Des étagères à perte de vue. Des registres reliés en cuir, disent les rumeurs. Au centre de la pièce, un pupitre massif en chêne noir supporte le Grand Livre du Prix d'Excellence. Thorne lui tend une plume d'oie. La pointe est en argent, noircie par l'oxydation.

— Signe.

Elara regarde sa main. L'ambre coule maintenant de ses quatre doigts. Chaque goutte produit un son cristallin en frappant la pierre. Elle trempe la plume dans la plaie de son index. La substance s'accroche aux barbes de la plume. C'est lourd. Visqueux.

Elle approche la pointe du parchemin. La page est d'une blancheur cadavérique.

E-L-A-R-A V-A-N-C-E.

L'ambre s'étale. Les lettres creusent le papier, s'y infiltrent comme un parasite. Elara sent une décharge électrique remonter son bras, un accord dissonant qui résonne jusque dans sa mâchoire. Ses dents claquent.

À l'instant où elle retire la plume, le silence des archives explose. Ce n'est pas un cri humain. C'est une cacophonie de bois qui se tord. Autour d'eux, les portraits des anciens maîtres s'animent. Leurs mâchoires de peinture se décrochent dans un craquement sec. Un hurlement strident jaillit de leurs gorges de toile. La fréquence du désespoir pur.

— Écoute-les, Elara, dit Thorne au milieu du tumulte. Ils savent que la musique n'est pas un art. C'est une extraction.

Le sol vibre. L'odeur de la colophane devient suffocante. Elara s'effondre à genoux. Ses mains collent aux dalles des archives. Elle sent ses racines s'enfoncer. Thorne reste debout, impérial. Il boit le chaos. Il se penche sur elle, ses yeux ne reflétant que l'ambre qui suinte de la jeune fille.

— Et maintenant, nous allons jouer.

Le retour dans la salle de pratique est un flou de douleur mécanique. Elara est assise, seule, face à son instrument. Thorne s'est retiré dans l'ombre.

Elle saisit l'archet. Ses doigts de bois se referment sur le crin avec une force inhumaine. Elle pose le violon contre son cou. Le contact est électrique. Elle ne joue pas. L'instrument commande.

La première note n'est pas de la musique. C'est un sanglot de résine. Le crin déchire l'air avec un bruit de soie qu'on égorge. Elara sent ses phalanges. Elles sont désormais des tiges de bois fossilisé. Chaque flexion produit un bruit d'écorce qui rompt. L'archet est une extension de son cubitus. Une prothèse de torture.

Elle attaque la corde de Sol. Le son n'est plus une fréquence, c'est un râle de poitrine encombrée. Thorne est une silhouette de jais dans l'embrasure.

— Plus fort, Elara. Écorche-les.

Elle appuie. La table d'harmonie se courbe jusqu'à la rupture. La poussière de colophane s'élève en nuages dorés. Elara l'inhale. Le vernis brûle ses poumons. Ses doigts frappent la touche comme des marteaux de piano. *Clac. Clac. Clac.* Le rythme cardiaque du Conservatoire.

Elle voit le premier violoniste, une silhouette de fumée rousse derrière elle. Ses mains spectrales guident l'archet. Elles enfoncent les cordes jusqu'à la garde. Le violon chauffe. Le vernis fond sous le frottement. Une goutte de résine brûlante tombe sur sa robe. Elara ne sent rien. Elle est une sainte de la dissonance.

— Sens-tu la prison, Elara ? murmure Thorne en s'approchant.

Il tire de sa poche une fiole d'huile de lin mêlée de poussière d'os.

— Bois.

Elle boit. Le liquide descend comme de la lave froide. Son œsophage se tapisse de

vernis. Ses poumons se rigidifient. Sa vision devient tubulaire. Le monde se résume au chevalet du violon, aux quatre cordes qui sont ses nouvelles artères.

— Joue la Symphonie Finale. Celle qui dort dans les registres sanglants.

Elle frappe un accord de quinte diminuée. Le son est si violent qu'une vitre explose. Les éclats tombent comme des diamants sur le sol sombre. Thorne ne bouge pas. Un éclat lui entaille la joue. Une ligne rouge apparaît, mais le sang reste perlé. Une goutte de résine rouge.

Lui aussi est déjà passé de l'autre côté.

Elara joue. Sa conscience s'efface. Elle n'est plus une femme. Elle est une vibration. Elle voit les visages des morts dans le reflet du vernis. Ils attendent leur nouvelle colocataire.

Chaque note est une fissure dans son propre crâne. Le fantôme roux serre sa gorge, réclamant son dernier souffle pour accorder l'instrument. Elle résiste par une modulation sauvage, un passage en mineur qui arrache un cri au bois. La résine s'écoule désormais sur les ouïes du violon, pénétrant la caisse.

Le silence revient brutalement.

Elara est à genoux sur le verre brisé. Ses mains sont soudées au violon. Elle ne peut plus le lâcher. Ses tendons sont emmêlés aux cordes de boyau. Thorne se penche et essuie la goutte de résine sur sa propre joue.

— Repose-toi, Elara. Demain, nous irons dans la Forêt-Noire. Il est temps de choisir le bois pour ton cercueil acoustique.

Il sort. La porte claque avec un bruit de guillotine. Elara regarde ses mains. La peau a

la texture d'une partition ancienne. Elle peut lire des mesures de musique occulte circulant sous son épiderme. Elle essaie de parler. Aucun son. Elle essaie de respirer. Ses poumons grincent.

Elle saisit l'archet d'une main mécanique. Le bois a faim. Elle lève à nouveau son violon. Les ouïes se dilatent. Le bois pulse.

Elle attaque une nouvelle phrase. C'est le son de son âme qu'on siphonne. Un staccato de terreur pure. Elle joue jusqu'à ce que ses doigts ne soient plus que des éclats. Jusqu'à ce que le monde ne soit plus qu'un vibrato de douleur et de beauté.

La colophane ne sèche jamais vraiment. Elle colle. Elle lie. Elle tue.

Les morts, enfin, applaudissent dans le silence des murs. Et le chef d'orchestre sourit dans le noir.

Chapitre 3

Anatomie d'un Solo

La poussière danse dans un trait de lumière crue. Une faille de clarté dans l'obscurité de la salle de répétition. Le Conservatoire de la Forêt-Noire respire. Ses murs de pierre suintent l'humidité des siècles. Au centre, Elara Vance. Debout. Raide. Ses pieds s'ancrent dans le parquet usé. Des milliers d'autres ont tremblé ici avant elle. L'air est saturé. Odeur de colophane brûlée. Parfum de vernis ancien. Une effluve de mort et d'excellence.

Julian Thorne attend. Il ne parle pas. Statue de marbre noir posée contre le pupitre d'ébène. Ses yeux, deux fentes de glace, dissèquent sa posture. Il ne regarde pas la musicienne. Il examine l'outil.

— Le coude, Elara. Trop bas. Deux millimètres.

Sa voix coupe le silence. Sans effort. Elara remonte le bras. Ses muscles hurlent. Depuis trois heures, elle maintient la même position. Son épaule est un brasier de nerfs à vif. Elle subit le poids du Guarneri. Un monstre de bois sombre. Il pèse une tonne. Le bois est chaud contre sa clavicule. Trop chaud. Il semble pomper sa sève écarlate pour nourrir ses fibres.

Thorne se décolle de l'ombre. Ses pas sont muets sur le bois nu. Il s'arrête derrière elle. Un froid émane de lui. Une aura de crypte.

— Tu n'es pas une élève, murmure-t-il à son oreille. Tu es le prolongement du chevalet. Si tu plies, le son meurt. Si tu casses, le son se libère.

Il sort un stylet d'argent de sa poche de poitrine. Une aiguille de luthier, fine, impitoyable. Elara ne bronche pas. Elle connaît le protocole. Thorne pose la pointe sur la peau de son avant-bras gauche. La pression est chirurgicale. Il trace une ligne, une correction millimétrée.

— Ici. La tension doit naître ici. Pas dans le poignet.

La pointe entame l'épiderme. Une goutte perle. Un rubis minuscule sur la pâleur de sa peau. Elara ne sent pas la douleur. Elle sent la musique. La poisse chaude glisse, longe son bras, se perd sous sa manche. Thorne reste là. Sa poitrine frôle son dos.

— Joue. Le troisième mouvement. *Le Sacrifice des Moissons*.

Elara prend une inspiration saccadée. L'air est rance. Elle lève l'archet. Les crins de cheval, enduits de poussière de pin, accrochent les cordes en boyau. Le premier accord déchire l'air. Un cri de bête blessée. Le son est gras, épais, organique. Une plainte qui remonte des entrailles de la terre.

Ses doigts s'activent sur la touche. Ses callosités sont des boucliers de corne. Elle appuie fort. Le métal s'enfonce dans sa chair cicatrisée. Elle démanche avec une rapidité nerveuse. Le vibrato est une convulsion. Sa main gauche tremble comme sous l'effet d'une décharge électrique.

— Plus de pression, ordonne Thorne. Je veux entendre le bois craquer. Je veux entendre l'âme de l'arbre qui meurt.

Elara sature le son. Elle écrase l'archet. Les cordes gémissent. Elle sent la vibration dans ses dents. Dans ses os. Le violon n'est plus un instrument. C'est un parasite. Il se nourrit de sa sueur, de sa peur. Derrière ses paupières, les partitions défilent. Des taches d'encre comme des ecchymoses.

Le tempo s'accélère. Un presto infernal. Les triples croches s'enchaînent comme des coups de poignard. Thorne se rapproche. Son ombre la recouvre. Il est le maître d'œuvre, elle est le réceptacle.

Puis, une chute de température.

Le crescendo arrive. Le moment de la rupture. Elara ouvre les yeux. Elle regarde le miroir piqué de taches noires sur le mur. Thorne est là, visage impassible, mains croisées dans le dos.

Elle est là aussi.

Juste derrière lui.

Une silhouette. Une robe de concert noire en lambeaux. Sa peau a la couleur de la cire de bougie. Elle ne bouge pas. Ses bras miment la posture d'Elara. Ses mains pincent l'air froid.

Le souffle d'Elara se bloque. Sa main gauche rate une note. Une dissonance atroce. Un blasphème.

— Continue, siffle Thorne. Ne t'arrête jamais.

Elara reprend. Ses doigts obéissent par réflexe. Ses yeux se fixent sur le reflet. La silhouette avance la tête. La lumière frappe le cou de la vision.

Une plaie. Horizontale. Profonde.

La gorge de la jeune femme est ouverte d'une oreille à l'autre. Une fente sombre, béante. Les bords vibrent au rythme de la musique. Pas de sang. Juste une béance noire. Une bouche supplémentaire qui veut chanter. À chaque coup d'archet, la plaie

s'élargit. On voit les cartilages de la trachée. Le vide.

La morte fixe Elara. Ses yeux sont des orbites de goudron. Elle sourit. Le mouvement étire la fente sur son cou. Un bruit de succion accompagne le vibrato.

— Le rythme, Vance ! tonne Thorne. Tu traînes !

Il pose sa main sur son épaule. Ses doigts sont des serres. Il appuie sur le nerf brachial. Une décharge de foudre traverse son bras. Elle ne s'arrête pas. Elle ne peut pas. La musique la possède. Elle joue pour la morte.

Le solo devient une anatomie. Chaque fibre de son corps se tend. Ses tendons sont des cordes de piano prêtes à lâcher. Sa cage thoracique est une caisse de résonance. Le fantôme commence à bouger. Une danse saccadée, désarticulée. Ses pieds ne touchent pas le sol.

Elle se rapproche de Thorne. Elle passe ses bras éthérés autour de son cou. Elle pose sa tête découpée sur son épaule de marbre. Thorne ne sourcille pas. Il semble apprécier ce froid. Un léger sourire étire ses lèvres.

— Tu l'entends ? murmure-t-il. La fréquence de la vérité.

Elara joue la note finale. Un suraigu insoutenable. La corde de Mi se tend au-delà du possible. Elle siffle. Elle coupe l'air. Elara voit la gorge de la morte s'ouvrir comme une fleur de chair pourrie.

La corde casse.

Le claquement d'un fouet. Le métal rebondit, rase sa joue. Une entaille fine apparaît sur sa pommette. Un filet liquide coule.

Le silence retombe. Pesant.

La silhouette a disparu. Il reste Thorne et l'odeur de poussière. Le Maestro regarde la prison de vernis, puis le visage d'Elara. Il s'approche. Il recueille la goutte sur sa joue. Il observe le fluide avant de frotter ses doigts.

— Une corde de moins, dit-il d'un ton monocorde. Mais le son était pur. Tu as vu la partition cachée, Vance. Ne la laisse pas s'échapper.

Elara tremble. Ses jambes sont de la ouate. Ses doigts sont engourdis. Elle regarde l'instrument. La corde pend comme une veine arrachée.

— Elle était là, lâche-t-elle.

Thorne se détourne pour ranger ses documents dans son porte-documents en cuir usé.

— Elles sont toutes là, Elara. Elles attendent que tu joues assez fort pour qu'elles puissent crier.

Il s'arrête à la porte. Sa silhouette se découpe contre le gris du couloir. Ses doigts se referment sur son menton. Du fer sous du cuir. Il lui bascule la tête en arrière. Sous l'ampoule nue, ses yeux brûlent.

— Le talent est une pathologie, Elara. Je suis ici pour la rendre létale.

Il sort. Ses pas s'éloignent, réguliers comme un métronome. Elara reste seule. Elle regarde ses mains. Elles sont couvertes de résidus de colophane noire et de sa propre sève. Dans le miroir, elle ne voit que son reflet : une femme pâle, les yeux cernés, une cicatrice fraîche.

Dans le silence, elle l'entend encore. Le sifflement d'une gorge tranchée qui cherche

l'air.

Elle serre le bois contre elle. Il est froid. Mort. Thorne ne cherche pas une virtuose. Il cherche un sacrifice.

Elle s'assoit sur le tabouret. Elle prend une corde de rechange. Ses doigts tremblent. Elle l'enroule autour de la cheville. Le métal frotte contre le bois. Un cri aigu, minuscule.

— Je vous entends, murmure-t-elle pour les murs.

Elle accorde l'instrument. La tension monte. Le bois craque. La note est juste. Une note qui n'appartient pas aux vivants. Elle pose l'archet. Un seul trait. Un gémississement.

Le Conservatoire vient de manger une part de son âme. Elle le sent dans son ventre. Une faim de musique. Une faim de destruction.

Elle recommence le solo. Seule. Dans le noir. Les ombres s'approchent du pupitre, attirées par la vibration. Elle ne joue plus pour le prix. Elle joue pour rester en vie. Ou pour mourir plus vite.

Les murs transpirent. L'hiver viennois cogne contre les vitraux opaques. Le silence n'est plus une discipline. C'est une attente.

Elara Vance ferme les yeux. Elle laisse les cordes hurler. Elle devient l'archet. Elle devient la plaie. Elle devient la musique des ombres. Chaque note est une incision. Chaque silence est une tombe. La vérité est dans le sang. Et le sang demande toujours plus de vibrato.

Elle joue jusqu'à ce que ses doigts ne soient plus que de la viande crue. Elle joue

jusqu'à ce que la morte au cou tranché lui reprenne le violon des mains.

Le concert ne fait que commencer.

Chapitre 4

Les Cris du Boyau

La cellule 304.

Six mètres carrés de pierre froide.

Le silence ici n'est pas une absence de bruit. C'est une pression. Un poids sur les tympan.

Elara est assise sur le tabouret de bois brut. Son dos forme une ligne droite, tendue jusqu'à la rupture. Devant elle, le pupitre en fer forgé grince sous le poids de la partition. L'encre de Thorne est si noire qu'elle semble encore humide, prête à tacher ses doigts.

L'air de Vienne s'infiltré par la lucarne étroite. Il sent la neige sale et la suie.

Elara masse sa main gauche. Ses phalanges craquent. La peau de ses extrémités est une mosaïque de désastres : callosités dures comme de la corne, cicatrices fines tracées par des milliers d'heures de frottement.

Elle ouvre l'étui.

Le velours rouge est élimé. Il ressemble à de la chair à vif.

Le violon repose là, sombre, cuit dans un vernis d'ombre. Thorne lui a donné hier. « Ton nouvel organe », avait-il dit de sa voix de marbre. L'odeur frappe Elara. Ce n'est pas la colophane. C'est un relent de renfermé, de sueur séchée, de cabinet médical.

Elle saisit l'instrument par le manche.

Le bois dégage sa propre température. Une fièvre latente.

Elara place le violon sous son menton. Le bord de la mentonnière s'enfonce dans sa mâchoire. Elle sent le pouls de l'instrument contre son artère carotide.

Boum. Boum.

Ou est-ce son propre cœur ? Elle ne distingue plus la frontière.

Elle lève l'archet. Les crins sont d'un blanc spectral.
Elle pose la mèche sur la corde de Sol. Une pression. Un mouvement lent.
Le son qui s'échappe n'est pas une note. C'est un râle de gorge serrée.
Elle vérifie l'âme du violon par l'ouverture des ouïes. Le petit pilier de bois, censé transmettre les vibrations, semble décalé. Il ressemble à une vertèbre déplacée.
Elle recommence. Un *ré* long. Vibrato serré.
Sa main gauche s'anime. Ses doigts frappent la touche avec une précision chirurgicale. Les cordes ne réagissent pas comme de l'acier. Elles sont molles. Élastiques.

Elara rapproche son visage.
Sous l'ampoule nue, elle fixe la corde de La.
La surface n'est pas lisse. Elle présente des micro-stries. Des pores.
Une goutte de sueur tombe de son front et atterrit sur le chevalet.
Le bois boit la goutte instantanément. Une absorption goulue.
Le bois devient mou sous ses doigts. Visqueux. Ce n'est plus de l'érable ondé. C'est de la peau fine, tendue à l'extrême sur des côtes invisibles.

L'archet mord le boyau.
Une image percute son esprit : une femme à la robe de soie bleue, ses mains identiques à celles d'Elara, jouant jusqu'à ce que ses tendons se déchirent. Le sang s'infiltré dans les ouïes en forme de S.
Elara veut lâcher l'instrument. Ses doigts refusent. Ils sont soudés au manche par une attraction magnétique.

— Continue...

La voix de Thorne rampe sous la porte. Ou est-ce le violon qui murmure ?

Elle accélère le tempo. *Presto*.
L'archet devient une scie. Les crins mordent.
L'odeur de la cellule change. La colophane disparaît, remplacée par l'odeur métallique

du sang frais.

Une forme pâle s'agite dans l'ouïe droite.

Le bois se fend avec un bruit d'os cassé.

L'ouverture s'étire comme une bouche qui bâille.

De l'obscurité de l'instrument, une main sort.

Elle est translucide. La peau ressemble à du parchemin mouillé. On voit les os en dessous, les veines bleutées, vides. Les doigts s'articulent, cherchent une prise, agrippent la table d'harmonie.

La main tâtonne l'air froid.

Elle cherche Elara.

La jeune fille recule, mais le violon est fixé à sa mâchoire.

Les doigts translucides s'allongent. Ils remontent le long de l'instrument, effleurent le cordier, puis se détendent brusquement.

Ils se referment sur la gorge d'Elara.

Le froid est absolu. Un froid de crypte.

Le pouce s'écrase sur sa pomme d'Adam.

Elara lâche le manche. Elle porte ses mains à son cou. Elle sent les tendons de la main morte se tendre sous sa peau. L'air ne passe plus. Ses poumons brûlent.

Dans le reflet de la lucarne, elle voit ses propres yeux s'injecter de sang.

Derrière elle, dans l'ombre, une silhouette de femme mime le geste d'un étranglement.

Le violon se met à résonner seul. Une note unique. Basse. Profonde.

Le son de la possession.

La conscience revient par vagues de douleur.

Elara est au sol, les genoux contre la pierre. Le violon gît à ses côtés, inerte.

Elle rampe vers le miroir fêlé posé sur l'étagère.

Elle écarte le col de sa chemise.

Sur sa peau pâle, une empreinte parfaite. Cinq doigts.

Mais les marques ne sont pas en surface. Elles semblent venir de l'intérieur, comme si

quelqu'un poussait contre sa peau depuis ses propres tissus.

Elle regarde ses mains. Le tremblement s'arrête.

Ses doigts se placent d'eux-mêmes sur une position qu'elle n'a jamais apprise. Une technique ancienne. Oubliée.

Elle ne commande plus ses muscles.

Elle est une marionnette dont on vient de retendre les fils.

— Joue...

Le bois de l'instrument vibre contre sa jambe.

Elara se rassoit. Elle saisit le violon. Elle n'a plus le choix.

Elle remarque un fragment de peau humaine coincé sous le bobinage de la corde de Sol. Elle ne l'enlève pas.

Elle pose l'archet.

Elle joue la première note de la partition de Thorne.

La note est parfaite. Cristalline. Inhumaine.

Dans le couloir, les pas du Maestro s'arrêtent. Il n'ouvre pas. Il écoute.

Il sourit.

Elara sent les larmes couler sur ses joues. Elles sont rouges.

Elle ne joue plus avec de la colophane. Elle joue avec son âme, qu'on extrait centimètre par centimètre à travers les ouïes du violon.

Le bois n'est plus sec. Il transpire.

Elle ferme les yeux. Elle voit les registres du Conservatoire écrits à l'encre de sang.

Son nom est déjà là.

Elle accélère encore. Ses doigts sont des éclairs de douleur.

Le violon crie. Elle crie avec lui, mais aucun son ne sort de sa bouche.

Tout passe par les cordes. Tout passe par le boyau.

Elle regarde ses mains une dernière fois. Elles sont devenues translucides.

Elle ne joue plus. Elle regarde ses doigts s'animer sans elle.

Elle est la spectatrice de son propre naufrage.
Thorne sourit derrière la porte. Il a son instrument.
Elara, elle, n'est plus qu'un écho.
Le verrou saute, non pas de l'extérieur, mais de l'intérieur.
L'obscurité s'engouffre.
Le festin peut commencer.

Chapitre 5

Registres de Sang

La porte du bureau de Thorne ne grince pas. Elle soupire. Un souffle d'air vicié, chargé de cire d'abeille et de tabac froid. Elara se glisse à l'intérieur. L'obscurité pèse. Elle bloque son souffle. Dans sa poitrine, le métronome s'emballe. Un, deux. Un, deux. La cadence de la panique.

Le froid de la pierre traverse ses semelles. Le conservatoire est une bête qui digère le silence. Ici, au sommet de la tour nord, l'hiver autrichien a gelé le temps. La lune filtre à travers les vitraux, jetant des lames bleues sur le parquet. Elle avance. Ses doigts, couturés de cicatrices, frôlent le bureau massif. Le chêne noir est moite. Elle contourne le meuble pour atteindre l'étagère dérobée.

Elle empoigne le registre de 1950. Le cuir lui brûle les doigts. Souple. Trop chaud. De la peau humaine, tannée avec soin. Elle sent encore les pores sous sa pulpe. Elle l'ouvre. L'odeur la frappe : l'encre ferreuse, le sang vieux. Les pages sont une litanie de noms. Une calligraphie glaciale.

Elias K. – Violoncelliste. 1954.

Note marginale : « Échec de la fusion organique. »

Verdict : « Talent transféré. Corps disposé dans les fondations du pupitre 4. »

L'estomac d'Elara se noue. L'acide monte. Elle tourne les pages. Le papier bruisse comme des feuilles mortes.

Marta V. – Pianiste. 1962.

« Liquéfaction des tissus suite à la surcharge harmonique. »

Le conservatoire n'est pas une école. C'est un abattoir pour virtuoses. Thorne ne cherche pas le génie ; il le traite, le distille, le met en bouteille. Elle cherche le volume récent. *2020-2025*. Le cuir est gras. Elle l'ouvre.

Lukas Meyer. Premier violon. 2023.

Une mèche de cheveux blonds est scotchée à la page.

« Talent stocké dans le Stradivarius "Le Cri". Statut : Consumé. »

Puis, elle voit la chemise cartonnée, couleur de suie, posée dans un tiroir entrouvert. Une invitation. Sur l'étiquette, en lettres capitales : **VANCE, ELARA.**

Elle l'ouvre. Sa propre photo l'observe. Sous l'image, des graphiques de son rythme cardiaque. Thorne l'espionnait. Chaque hésitation, chaque sueur froide était notée. Ses yeux descendent.

« Date prévue du transfert : Récital du Grand Prix. »

« Rôle : **Réceptacle Optimal.** »

Note de l'instructeur : « Elle ne survivra pas à la note finale. La résonance sera utilisée pour stabiliser la collection. »

Un bruit. Le plancher de la galerie gémit. Un pas lourd. Thorne.

Elara se fige. L'encre fraîche macule ses mains. Elle sent les dossiers vibrer sur les étagères. Des milliers de cris étouffés sous le cuir. Le verrou tourne. Un clic métallique, sec comme une rupture de corde. La porte s'entrouvre. Thorne entre. Il ne cherche pas l'interrupteur. Il connaît chaque millimètre de ce mausolée.

Il s'arrête devant son bureau. Il touche le métronome.

Tic. Tac.

Quarante pulsations par minute. Le rythme d'un cœur qui s'arrête.

— Vous aimez la poussière, Elara ? Elle murmure mieux que les vivants. C'est le meilleur des vernis.

Il s'approche du buffet. Il est à deux mètres. L'odeur de pin froid et d'aldéhyde métallique l'enveloppe.

— Sortez, Elara. La curiosité est une dissonance.

Elle ne bouge pas. Le métronome s'accélère soudain. Sans contact. 120. 200 bpm. Le bois gémit. La pièce sature d'une vibration basse. Les vitraux tremblent. Thorne sourit. Ses dents sont d'une blancheur de craie.

— Votre peur est un Sol mineur. Très pur. Très utile.

Il tend le bras vers l'ombre. Ses doigts sont des griffes. Elara plonge sous son bras, glisse sur le parquet et se rue vers le bureau. Elle attrape la plume d'oie en argent. La pointe luit. Elle se relève, la plume brandie comme un poignard.

— Ne m'approchez pas.

— La pointe est imbibée de nitrate d'argent, Elara. Une seule griffure, et votre sang ne portera plus jamais de mélodie. Vous seriez gâchée.

— Je ne serai pas votre réceptacle !

Le métronome explose. Le bois vole en éclats. Le silence retombe, lourd comme une fosse commune. Thorne fait un pas.

— Vous l'êtes déjà. Regardez vos mains.

Les taches d'encre noire ne partent pas. Elles s'étendent. Elles s'infiltrant sous sa peau, remontent ses veines comme un poison. Des fils noirs courent vers son poignet.

— L'encre est faite des restes des autres. Vous portez Elias. Vous portez Marta. Ils sont en vous. Ils veulent jouer.

Une crampe électrique foudroie son bras gauche. Ses doigts se figent dans un accord de quinte diminuée. L'accord du diable. Elle s'effondre à genoux. Ses os vibrent. Un cri de violoncelle déchiré sort de sa gorge. Thorne ramasse le dossier.

— Le récital est dans trois jours. Préparez-vous.

Il la saisit par le menton. Ses yeux sont des chambres sourdes.

— Vous resterez ici. Dans le bois. Dans l'encre. Dans le silence. Sortez. Et n'oubliez pas votre violon. Il a faim.

Elara se relève, chancelante. Son bras est une masse de bois et de douleur. Elle sort, trébuchant dans le couloir sombre. Derrière elle, Thorne remonte un nouveau métronome.

Clic. Clic. Clic.

Elle atteint sa salle de pratique. Son violon l'attend dans son étui, comme un cadavre dans une bière. Elle s'approche. Son bras gauche est possédé. Elle tend la main vers l'archet. Le contact est électrique. Les fibres du bois cherchent ses nerfs.

Une forêt de voix s'élève dans son crâne. Un orchestre de disparus s'accorde dans ses os. Elle lève l'archet. Elle n'est plus une élève. Elle est le poison. Elle ne jouera pas la partition de Thorne. Elle jouera le cri du registre.

L'archet mord les cordes. Le son est un massacre. La pierre du conservatoire craque.

Une fissure zèbre le plafond. Elara sourit. Ses dents sont de l'ivoire. Elle appuie jusqu'à ce que ses tendons lâchent. Elle est la fréquence de la fin.

Le rideau se lève. L'autopsie commence.

Chapitre 6

Vibrato de la Terreur

L'air de la Salle des Murmures est une insulte aux poumons. Humide. Épais. Il pue la pierre qui s'effrite et la résine brûlée. Au centre, un seul projecteur de cuivre découpe l'obscurité. La poussière y danse comme des insectes de givre.

Maestro Julian Thorne occupe le premier rang. Seul. Son visage est un masque de marbre taillé à la hache. Ses yeux sont deux trous noirs qui absorbent la lumière et l'espoir. Il ne respire pas. Il attend la perfection. Ou la destruction.

À ma gauche, Victor. Vingt ans. Le sang bleu de l'académie. Son violon est un Amati, un joyau de vernis ambré qui semble luire d'une faim propre. Victor transpire. Une goutte trace un sillon dans la pâleur de sa joue. Un sacrilège sur le bois précieux. Ses doigts tremblent. Son archet reste ferme.

Le duel commence.

Victor attaque. Un Paganini. Les notes jaillissent, sèches, chirurgicales. Il cherche à m'étouffer sous une avalanche de doubles croches. C'est la musique d'un homme qui a peur du vide.

Je serre mon instrument. Un montage de bois sombre aux veines torturées. Les cordes en boyau grincent. Mes cicatrices pulsent. Elles battent au rythme d'un cœur étranger. Mon bras droit n'est plus à moi. Il tressaille. Une impulsion électrique, visqueuse, remonte de l'archet.

Je lève le crin. Je frotte la corde de Sol.

Le cri.

Ce n'est pas une note. C'est un déchirement de chair.

Thorne se penche. Un prédateur flairant l'hémorragie.

Je ne regarde pas mes partitions. Je regarde les mains de Victor. Elles s'agitent, frénétiques. Mais l'air autour de lui change. Il s'épaissit. Il se raréfie.

Je plonge dans le **Vibrato della Morte**. Ma main gauche devient un flou de douleur. Mon pouce s'ancre dans le manche. Le vernis s'insinue sous mes ongles. Je ne joue pas la mélodie. Je joue le craquement de l'os.

Un sifflement s'élève. Aigu. Inhumain. Les vitres vibrent dans un bourdonnement qui m'arrache les dents. La nausée acoustique me submerge, mais je tiens.

Victor rate une note. Le son est celui d'une cage thoracique qui s'effondre. Son visage change. Le rose s'évapore. Ses lèvres virent au gris, puis au bleu. Il ouvre la bouche. Aucun air n'entre. Ses poumons sont des soufflets crevés.

Mon violon boit. Il boit son silence. Il boit son souffle.

Chaque coup d'archet arrache une fibre de son être. Une chaleur monstrueuse remonte le long de mon radius. Le bois de l'Amati geint, il craque, il se fend comme un sternum sous la pression du vide.

Victor titube. Il lâche l'archet. Le bois claque sur les dalles. Un coup de feu dans la cathédrale du silence. Il tombe à genoux. Ses mains montent à sa gorge. Ses yeux s'injectent de sang. Les vaisseaux éclatent un à un. Il ne voit plus une rivale. Il voit un abîme.

Je ne m'arrête pas. Ma main droite est possédée. Les notes deviennent des coups de

scalpel. Le son est si dense qu'il en est solide. Il fait saigner mes gencives.

Le corps de Victor s'affaisse. Une marionnette aux fils coupés. Son dernier souffle sort sous la forme d'une brume noire aspirée par les ouïes de mon violon.

Silence.

Le dernier écho meurt contre les murs humides. Victor est étalé sur les dalles froides. Une coque vide. Sa peau a vieilli de dix ans. Ses yeux fixes visent le plafond voûté.

Je reste debout. Mes poumons brûlent. Ma peau est incandescente. Un souffle froid sur mes vertèbres. L'air s'est déplacé derrière moi. Je ne suis plus seule.

Thorne se lève. Le bruit de ses semelles est un verdict. Il s'approche. Il dégage une odeur d'encre fraîche et de froid absolu. Il tend une main gantée. Il effleure mon violon. L'instrument ronronne. Un prédateur repu.

— La résonance était... acceptable, Elara, dit-il d'un souffle de glace. Mais vous avez été gourmande. Vous avez pris plus que son talent. Vous avez pris sa fin.

Je regarde mes phalanges. Elles sont blanches. Mes cicatrices sont d'un rouge écarlate. La puissance en moi hurle. Elle veut briser les arches.

— Il est mort ? Ma voix est un débris de verre.

Thorne esquisse un sourire. Un simple étirement de peau sur l'os.

— Il est devenu une note dans votre partition. Ne la gêchez pas.

Il se détourne. Le froid de Vienne s'insinue par les vitraux. L'hiver n'est plus dehors. Il est en moi.

Je descends vers les archives. Chaque marche est une vertèbre. L'humidité de la Forêt-Noire suinte à travers les murs. Elle lèche mes doigts. Ma main droite tressaute. Un *pizzicato* involontaire de la chair.

Je pousse la porte des archives. Le métal hurle. Un cri strident.

L'odeur de la poussière est lourde. Cuir. Parchemin. Temps. Et cette pointe d'acidité : la colophane brûlée. Des lames de gris tranchant découpent la pièce. Des milliers de registres s'alignent. Un cimetière vertical.

Je trouve le rayon. *Traité des Fréquences de Rupture.*

Le livre est lourd. Vélin de fœtus. Une peau si fine qu'on devine les fibres nerveuses. Je l'ouvre. Le craquement de la reliure est une fracture.

« La note fantôme. Celle qui ne se joue pas avec les doigts, mais avec le vide. »

Je lis. Les signes occultes se mêlent aux portées. Ce sont des schémas d'anatomie. Un violoniste écorché. Son système nerveux relié aux cordes. Le transfert du *pneuma*. J'ai arraché la vie de Victor par le bois.

Un frottement. *Flic. Flic.*

Au fond de l'allée, une silhouette voûtée. L'Archiviste. Des fils de crin de cheval lui cousent les paupières. Il remplit le registre de décès. Je vois le nom de Victor. L'encre luit d'un rouge sombre.

L'Archiviste pointe un index vers mon bras. Son ongle est long, noir de vernis. Il émet un son. Un *La* pur qui fait vibrer mes molaires jusqu'à la nausée.

— *Consomme*, siffle-t-il dans un souffle de poussière.

Je fuis. Je cours dans le labyrinthe. Les registres se gonflent. Thorne m'attend dans la nef centrale.

— Vous cherchez la clé, Elara ?

— Vous les tuez tous, je halète.

— Je les sublime. Victor était un artisan. Vous, vous êtes un instrument. Jouez sa fin.

Thorne s'approche. Son parfum de crypte m'étouffe.

— Vous n'avez plus besoin de bois. Le violon, c'est votre corps. Les cordes sont vos nerfs.

Ma main droite se lève. Seule. Mes doigts miment l'archet. L'os de mon épaule craque. Je commence à bouger dans le vide. Le son sort de mes pores. Une vibration viscérale qui rampe au sol.

Thorne ferme les yeux. Il savoure.

— Plus fort.

Je force. Une douleur de plomb fondu inonde mes veines. La note devient stridente. Elle attaque les vitraux. *Crac.* Le verre se fissure.

Mateo arrive. Le prodige. L'ange de marbre. Thorne nous regarde.

— Le duel final. Mateo est l'obstacle. Écartez-le.

Mateo sort son Stradivarius. Il joue. C'est parfait. C'est propre. C'est une horloge

suisse. Une insulte technique.

Je n'attends pas mon tour. Je l'interromps. Je lève mon archet invisible.

Le son que je produis n'est plus une musique. C'est une exécution. Un bourdonnement qui fait trembler les fondations de pierre. Mateo blêmit. Je vois ses lèvres bleuir. Il lâche son instrument.

Un plaisir malsain m'envahit. Ce n'est plus de l'art, c'est de la prédation. Je veux voir ses vaisseaux éclater comme ceux de Victor. Je veux son souffle. Je ris sans bruit alors que je pousse la note au-delà de la rupture.

Les murs gémissent. Des morceaux de mortier tombent du plafond. Mateo s'effondre. Il n'est plus qu'une enveloppe vidée, flétrie sur les dalles. Son talent a migré. Je le sens battre dans mon coude brisé.

Thorne applaudit. Trois coups secs.

— L'élimination est confirmée. Préparez-vous pour le Grand Prix.

Je reste seule sur la pierre froide. L'encre des archives a fusionné avec mon sang. Je ne suis plus une étudiante. Je ne suis plus une violoniste. Je suis le diapason de la ruine.

Je rentre dans ma cellule. Mon bras droit pend, inutile, ressoudé par une puissance de glace. Je regarde mon violon. Il respire. Le métronome dans ma tête bat le temps de la pierre.

Un. Deux. Trois. Mort.

Demain, le conservatoire tombera. Et je serai la dernière note. Celle qui restera après

le chaos.

Je ferme les yeux. Le concert peut commencer.

Chapitre 7

L'Accordage Macabre

Le froid de Vienne ne s'arrête pas aux murs. Il s'infiltré. Il rampe. Sous la porte de la salle de pratique 402, une lame d'air glacé lèche les chevilles d'Elara. L'obscurité est épaisse. Seule une bougie de suif pleure sur le pupitre en chêne noir. La flamme danse. Elle projette des ombres monstrueuses contre les pierres suintantes. L'odeur est là. Obsédante. Un mélange de colophane brûlée et de poussière séculaire. L'odeur des morts qui n'ont jamais quitté le Conservatoire.

Elara crispe ses doigts sur l'ébène. Le froid du vernis lui brûle la paume. Une caresse de morgue. Ses doigts, couturés de cicatrices blanchâtres, tremblent sur la touche. Les callosités sont dures comme de la corne. Elle sent chaque fibre de l'érable ondé. Elle entend le bois respirer.

— Posez l'archet, Elara.

La voix de Thorne tombe comme un couperet. Sèche. Métallique. Il est là, dans le recoin d'ombre. Un fantôme de marbre noir. Ses yeux ne brillent pas. Ils absorbent la lumière. Le craquement de ses bottes sur le parquet ciré sonne comme une percussion. Un rythme prémédité.

— Vous tenez cet instrument comme une esclave tient sa chaîne, souffle-t-il.

Il est derrière elle. Les mains de Thorne s'abattent sur ses clavicules. Dix pinces de marbre. Il ne touche pas, il dissèque. Elara veut reculer. Ses pieds sont cloués au sol.

— Le violon n'est pas l'instrument, Elara. Le bois n'est qu'un résonateur. Une boîte

vide. L'instrument, c'est vous. Vos nerfs sont les cordes. Votre sang est le vernis.

Thorne sort un diapason d'acier noirci de sa redingote. Il le frappe contre le bord du pupitre.

Cling.

La note est pure. Inhumaine. 440 Hertz. Une fréquence qui s'installe dans les os d'Elara. Ses dents grincent. Thorne approche le métal vibrant de la base de son crâne. Là où la chair rejoint l'os. Là où le cerveau se lie à la moelle. Le contact est une décharge électrique. Elara pousse un cri étouffé. Elle sent la vibration traverser sa boîte crânienne, percuter ses vertèbres une à une. Une scie qui découpe sa conscience.

— Je vais tendre vos nerfs jusqu'à ce qu'ils chantent la vérité, murmure Thorne. Ou jusqu'à ce qu'ils rompent.

Il exerce une pression rotative sur ses tempes. Ses ongles s'enfoncent dans la peau fine. Soudain, le La du diapason monte. Il devient un sifflement de verre brisé. Le nerf optique d'Elara explose. Un éclair de magnésium derrière ses yeux. Puis, le rouge de son propre sang qui bat contre ses rétines. Enfin, le noir absolu.

Elara lâche le violon. L'instrument tombe sur le tapis avec un bruit sourd de corps mort. Elle porte ses mains à son visage. Ses yeux sont ouverts, mais elle est murée dans la nuit.

— Je ne vois plus... Maître... je ne vois plus rien !

— Chut, murmure Thorne. Le silence commence ici. Écoutez la pièce.

Le silence n'existe plus. Dans l'obscurité, un nouveau monde émerge. Ce n'est plus le Conservatoire. C'est une mer de vibrations. Elara n'entend plus seulement le vent

contre les vitres. Elle entend le cri du verre. Le verre sature. Les molécules de silice luttent contre le vide. Une agonie de cristal. Elle entend le calcaire de la pierre qui s'effrite, grain par grain, dans les fondations. Elle entend le sang de Thorne. Un tambour lourd. Méthodique. Le battement de son cœur est une note de contrebasse, profonde, sans émotion.

— Prenez votre violon, Elara.

Elle suit le son de l'ébène. Elle ramasse l'instrument. Elle sent l'âme captive dans la caisse de résonance. Un murmure de pleurs.

— Il y a quelqu'un... dans le bois, souffle-t-elle.

— Un prédécesseur, répond froidement Thorne. Fusionnez vos fréquences. Si vous ne maîtrisez pas cette résonance, votre corps se désintégrera sous la force du vibrato.

Elara lève le violon. Sans la vue, chaque sensation est décuplée. Elle sent les cordes comme des fils barbelés. Elle tire un trait d'archet. Le son n'est pas de la musique. C'est un déchirement. Une fréquence si haute qu'elle fend le crâne. Les vitres de la salle de pratique vibrent violemment. Un verre explose sur une table. Une symphonie de cristaux. Elara chancelle. Son système nerveux est en feu. Elle attaque les cordes avec une sauvagerie désespérée. La colophane vole dans l'air noir. Elle l'entend se déposer sur son visage comme de la neige acide.

Soudain, elle perçoit le cœur du Conservatoire lui-même. Un pouls de pierre et de sang. Une machine organique qui aspire la vie.

— Vous êtes devenue une antenne, Elara. Le réceptacle de ma symphonie finale.

Thorne lui reprend l'archet. Un contact de glace. Il s'éloigne. La porte grince. Le loquet claque. *Clac.* Un son définitif. Elara reste seule dans le noir. Elle serre le

violon contre sa poitrine. Elle entend les souris dans les cloisons. Des staccatos frénétiques. Elle entend la neige tomber contre la fenêtre. Chaque flocon a son propre timbre, un effleurement de soie.

Puis, elle entend les pensées du bois. Une fréquence de haine.

« Tue-le... » chante l'érable ondé. *« Tue-le avant qu'il ne te vide. »*

Elara ferme ses yeux morts. Elle accorde son âme sur cette fréquence de destruction. Elle cherche la note qui fera s'effondrer ce mausolée. Elle lève ses mains bandées. Elle pince l'air. Elle sent les atomes d'oxygène vibrer entre ses doigts. Elle les pince comme des cordes invisibles. Un son sourd parcourt la pièce. Une onde de choc silencieuse. Le Conservatoire tremble.

La porte s'ouvre à nouveau. Thorne est là. Une zone de vide sonore.

— Je l'entends, Maestro.

Thorne approche. Il sort un diapason d'argent. Il le frappe. *Ding.* La pointe d'argent s'enfonce dans la tempe d'Elara. Elle devient une ligne incandescente. Thorne ajuste la tension. Ses doigts sont des clés de cheville tournant dans son crâne.

— Votre humanité est une impureté, Elara.

Elle sourit. Le sang sur ses lèvres craquelle. Elle a enfin trouvé sa quinte juste. Elle perçoit la fissure dans la structure de Thorne. Une micro-arythmie dans sa valve cardiaque. Une faille dans son marbre. Elle plaque un accord de triton. L'intervalle du diable. Le vitrail derrière Thorne se fissure. Une ligne de cristal parfaite.

— Arrête, ordonne Thorne. Sa voix a un bémol de doute.

Elle descend d'un demi-ton. Le silence devient solide. Une masse de plomb. Le Maestro tombe à genoux. Le son de ses rotules frappant le chêne est un coup de timbale sourd.

— Vous aviez raison, Maestro. Je ne joue pas. Je suis jouée.

Elle frappe la dernière note. Une attaque de hache sonore. La corde de Mi pète. Elle claque comme un fouet, traçant un sillage de sang sur la joue de Thorne. La vibration est lancée. Elle voyage dans les murs. Elle voyage dans les os du professeur. Le plafond cède. Un grondement de basses profondes. Les pierres ne tombent pas. Elles s'émiettent en poussière de musique. Thorne est emporté. Il devient une harmonique faible. Puis un silence.

Le Conservatoire s'écroule. Des milliers de cordes éclatent dans les réserves. Un cri collectif qui déchire le ciel de Vienne. La neige tombe sur Elara. Elle sent les cristaux de glace sur ses joues brûlantes. Elle n'a plus d'instrument. Elle n'a plus de maître. Elle reste seule au milieu des ruines fumantes.

J'ouvre la bouche. Une dernière note s'en échappe. Une note si pure qu'elle reste suspendue dans l'air froid. Je fais un pas. La neige crisse sous mes pieds. Do dièse. Do dièse. Je marche vers la ville. Le vent siffle entre les pierres brisées derrière moi. Un dernier soupir gothique. Maestro Thorne, où que vous soyez, écoutez bien. Le silence qui vient est à moi.

Et il est assourdissant.

Chapitre 8

Fréquence Interdite

Le froid de la chapelle n'était pas une absence de chaleur. C'était une présence. Une bête tapie dans les rainures de la pierre gothique. L'air goûtait la poussière de marbre et l'encens rance. Sous la dalle descellée, le papier attendait. Un parchemin jauni, translucide, une peau humaine tannée par les siècles.

Elara posa sa lanterne au sol. La flamme vacilla. Ses doigts, zébrés de callosités, tremblaient. Elle écarta la poussière. Les notes sur la portée n'étaient pas écrites à l'encre. C'était une teinte rouille, incrustée dans la fibre.

La Fréquence Zéro.

Elle saisit son violon. Le bois était tiède contre son cou. Une chaleur de fièvre. Ses doigts trouvèrent leurs marques. Elle appliqua la colophane sur l'archet. La poussière blanche vola, neige toxique sous la lumière crue.

Elle posa le crin sur la corde de Sol.

Tire.

Le premier son fut un râle. Une vibration sourde qui s'enfonça dans ses vertèbres. Le sol de la chapelle frémit. Un frisson géologique. Elara scruta les angles morts. Chaque battement de son cœur résonnait sur le marbre. Le conservatoire l'écoutait.

Elle accentua la pression. Son index droit se contracta. La cicatrice sur son pouce se rouvrit. Une goutte de sang perla sur le vernis, aspirée par les ouïes. L'instrument but

le liquide.

Soudain, le silence changea de texture. Il devint liquide.

Un claquement sec. Derrière elle. Le portail massif en chêne se verrouilla. Les vitraux vibrèrent dans leurs cadres de plomb. Les loquets pivotèrent d'un coup sec.

Prisonnière.

— Ne t'arrête pas, murmura-t-elle. Sa voix était sèche.

Elle attaqua la deuxième mesure. La Note Zéro exigeait un vibrato si serré qu'il ressemblait à une convulsion. Son bras gauche devint un piston d'acier. Ses tendons saillirent sous la peau diaphane. Un éclair blanc lui déchira l'épaule.

Les dalles de pierre commencèrent à transpirer. Une humidité huileuse suinta des jointures. L'odeur changea. La sueur froide des morts. L'encre des registres souterrains remontait à la surface. Les colonnes se tordirent comme des muscles longs.

Pousse.

L'archet glissa. Une harmonique stridente trancha l'air. Les vitraux explosèrent vers l'intérieur. Les éclats criblèrent le sol. Un morceau de verre bleu trancha sa joue. Elle ne cilla pas. Le sang coula dans son cou, tiède.

La température chuta. Son souffle formait des spectres de buée.

— Encore, grogna-t-elle.

Elle cherchait la fréquence. Celle qui briserait le cycle des âmes siphonnées par

Thorne.

L'image de Thorne apparut. Ses yeux, deux fosses de glace noire. Elle sentit sa présence. Une pression psychique sur ses tempes. Il n'était pas là, mais il regardait à travers les murs. Le conservatoire était son corps. Chaque pierre était une de ses cellules.

Le violon commença à résister. Les cordes s'échauffèrent. L'odeur de la viande brûlée monta. Ses doigts cuisaient sur la touche en ébène. Elle atteignit le cœur de la partition. Une suite d'accords brisés.

Le bâtiment poussa un gémissement organique. Un craquement de charpente, comme une rupture d'os. Le plafond s'abaissa. La pierre se dilatait, se refermait sur elle. L'espace se restreignait. Les murs se rapprochaient dans un mouvement de péristaltisme lent.

Le conservatoire l'avalait.

Elle n'avait plus de place pour son coude. L'archet heurta une colonne. Le marbre était devenu mou, chaud comme de la chair. Elle sentit le pouls de la bâtisse sous ses bottes.

— Joue, Elara.

Sa voix intérieure était un cri. Elle changea de position. Ses doigts glissaient sur le sang. Le violon hurlait. Le son d'un accouchement monstrueux. Le sol se déroba. Une dalle s'enfonça. Elle tomba à genoux. Le crin s'effiloçait.

La Note Zéro arriva enfin.

Elle exigeait une pression statique. Un point de bascule. Elara posa l'archet. Elle mit

tout le poids de son corps, toute sa haine.

Le son qui en sortit fut un vide. Une absence totale de bruit qui fit saigner ses oreilles. Un liquide chaud coula sur ses lobes.

Le conservatoire se figea.

Pendant une seconde, le temps s'arrêta. Puis, le choc en retour.

Une onde de choc invisible partit du violon. Elle ne se propagea pas dans l'air, mais dans la structure de la réalité. Une fissure apparut sur l'autel. Le marbre se déchirait comme de la toile. Le cri de la pierre fut insupportable. Un hurlement de banshee. Dans les tréfonds, les registres s'enflammèrent.

Ses côtes craquèrent sous la pression. L'air était devenu un bloc de verre. Les murs n'étaient plus qu'à quelques pouces de son visage. Elle voyait les pores de la pierre.

Elle appuya plus fort. Son ongle se retourna. La douleur fut une décharge électrique. Le violon se fissa. Le vernis sautait en éclats dorés. L'instrument mourait.

— Brise-toi, rugit-elle.

Une explosion sourde.

L'obscurité totale tomba sur la chapelle. Suffocante. Elara ne sentait plus ses mains. Elle flottait dans un néant sonore.

C'est alors qu'elle l'entendit. Un rire sec. Précis. Comme un coup de baguette sur un pupitre.

Thorne.

Il était là. Dans le noir. Dans sa tête.

— Presque, Elara. Une symphonie ne s'arrête jamais sur une dissonance.

Une lumière crue s'alluma au-dessus d'elle. Une seule lampe suspendue. Elle n'était plus dans la chapelle.

Les murs de pierre avaient disparu. Une pièce circulaire. Les parois étaient tapissées de violons suspendus par le manche, comme des pendus. Ils commençaient tous à vibrer. À la même fréquence.

Le piège s'était refermé. Le conservatoire ne s'était pas brisé. Il l'avait digérée.

Elara regarda son violon. Il était intact. Plus brillant. Le sang sur le bois avait disparu. Elle porta la main à sa joue. Pas de coupure. Pas de sang. Elle scruta ses ongles. Sous la lunule, il y avait de la poussière de marbre. Noire. Humide.

Elle était bien là. Mais le "là" avait changé de forme.

Les violons aux murs commencèrent à jouer. Sans mains. Un bourdonnement sourd. La Fréquence Zéro, mais inversée. Une fréquence de soumission. Elara se boucha les oreilles. Le son passait par ses coudes.

— Tu cherchais la sortie, Elara ?

La voix de Thorne était juste derrière son épaule. Elle se retourna. Personne. Juste l'ombre immense des instruments projetée sur le mur courbe.

— Il n'y a pas de sortie. Il n'y a que le Grand Prix. Et le prix, c'est toi.

Elle sentit une main invisible se poser sur son épaule. Froide comme le marbre. Elle ne cherchait pas à la réconforter, mais à la positionner. Comme on place un instrument sur un socle.

Le sol commença à s'élever. Une plateforme hydraulique. Elle l'emmenait vers la scène.

Devant elle, un rideau de velours rouge. Lourd. Poussiéreux. Derrière, le silence d'une salle comble qui attend. Dans l'ombre, le battement de cœur du conservatoire s'accélérait en prévision du sacrifice.

Elara prit sa position. Ses pieds dans les marques usées par des siècles de virtuoses disparus. Elle leva son archet. Elle avait perçu une faille dans l'anatomie de Thorne. Elle allait devenir le parasite de ce parasite.

Le rideau se leva.

La lumière du projecteur la frappa comme une lame. Au premier rang, assis seul, Julian Thorne l'attendait. Son visage n'avait aucune expression. Ses mains étaient posées sur ses genoux.

— Étonne-moi, Elara.

Elle posa l'archet sur la corde. Cette fois, elle cherchait la Note Finale. Celle qui ne brise pas les murs, mais qui tue l'architecte.

L'archet mordit le boyau. Une incision. Le son, brut, s'éleva dans l'air vicié. Une fréquence si profonde qu'elle frappa son diaphragme. Son estomac se noua.

Elara tira l'archet sur la corde de Sol. Une résistance anormale. Comme si elle sciait de la chair. Le violon vibra violemment contre sa clavicule. Le cri d'un animal qu'on

égorge lentement.

Elle entama la partition interdite. Le Triton. **Diabolus in Musica**. Sous ses doigts, les cordes semblaient se liquéfier. Chaudes. Poisseuses. Elle jouait sur des nerfs à vif.

Thorne se redressa imperceptiblement. Un prédateur humant le sang.

— Plus bas, Elara. Cherche la racine de la pierre.

Elle appuya davantage. Son index gauche s'enfonça dans la touche d'ébène. Une décharge électrique remonta jusqu'à son épaule.

Le sol de la scène commença à gronder. Ce n'était pas l'instrument. C'était le bâtiment. Les murs réagissaient. Les draperies s'agitaient sans vent. Le froid de Vienne s'invita dans la salle. L'odeur de la terre retournée emplit l'espace.

Elle changea de position. Démanché rapide. Le son devint une lame. Un éclat de verre tomba du lustre, s'écrasant près de ses pieds. Elle était entrée dans la transe.

Elle voyait les ondes. Des filaments de fumée noire s'échappaient des ouïes. Ils s'enroulaient autour de ses poignets, comme des menottes de brume. Une ombre calquait ses mouvements.

Joue ou meurs.

Le rythme s'accéléra. Ses doigts n'étaient plus les siens. Ils appartenaient à l'institution. Thorne sourit. Une fente étroite et cruelle.

Un craquement sourd. Pas un os. Une poutre.

Le plafond commença à se fissurer. Une poussière de plâtre tomba sur ses épaules.

Les portes de chêne se refermèrent d'un coup sec. Le bruit du verrou fut comme un coup de feu. Les fenêtres hautes se bombèrent vers l'intérieur.

L'air s'épaissit. Un goût de cuivre envahit sa bouche. Ses gencives saignaient.

— Arrête... souffla une voix multiple dans son esprit.

Elara ignore la supplique. Elle cherchait la Note Finale.

Elle attaqua la corde de Ré avec une férocité désespérée. Le son fut un déchirement. Un cri de métal.

Le monde s'arrêta de respirer.

Une onde de pression invisible balaya les sièges. Les vitraux éclatèrent. La tempête de neige s'engouffra dans la salle. Le Conservatoire hurla. Une humidité noire s'écoulait des fissures.

Elara chuta. Ses genoux frappèrent le bois de la scène. Elle maintenait son violon. Ses phalanges étaient blanches comme l'ivoire.

— Encore, ordonna Thorne. Sa voix vibrait de la même fréquence que les murs. Joue la Note de Rupture.

Il s'était levé. Il marchait sur les bris de verre, imperturbable. Il monta sur la scène. Il se tenait au-dessus d'elle. Il saisit l'archet, força la main d'Elara à se refermer sur la hausse.

— Le Conservatoire est un corps, Elara. Et toi, tu es le virus qui va me permettre de le posséder.

Il appuya sa main sur son épaule. Sa clavicule craqua.

— Joue la Note Finale. Tue l'architecte. Tue-moi si tu l'oses.

Elle releva la tête. Ses yeux étaient injectés de sang. Elle vit son impatience fiévreuse. Il ne craignait pas la destruction.

Le violon commença à vibrer seul. Des pulsations régulières. Elara sentit l'ambition morte du violoniste décédé s'engouffrer dans ses veines. Un froid absolu.

Elle n'était plus Elara Vance. Elle était un canal. Un tuyau d'orgue fait d'os.

Elle posa l'archet. Elle chercha le point de rupture. Là où la physique cède à l'horreur. Elle commença un trémolo frénétique. Un essaim d'insectes dans une boîte de résonance.

Le sol se déroba. La plateforme redescendit par à-coups vers les entrailles. Les murs se rapprochaient. Les colonnes se tordaient comme des membres arthritiques. L'air était saturé d'encre ancienne.

Elara ferma les yeux. Elle vit le cœur du conservatoire : un mécanisme d'horlogerie enterré sous la chapelle, où des âmes servaient de rouages.

Elle visa ce cœur.

Sa main droite devint un flou. L'archet, une ligne de lumière grise. Elle joua la fréquence interdite. Celle qui n'existe que pour la matière.

Le premier pilier se désintégra.

Thorne lâcha un rire rauque. Les murs s'écroulaient. Des tonnes de pierre menaçaient

de les broyer.

Elara siphonnait la force de Thorne à travers la musique. Elle utilisait son ambition contre lui.

— Tu sens ça, Julian ? C'est le son de ta fin.

Le visage de Thorne se crispa. Une ombre de doute. Il tenta de retirer sa main, mais la note finale l'avait enchaîné à l'instrument. Il faisait partie de la symphonie.

Elle changea de corde. Une dernière fois.

Le violon hurla. Un son de bois brisé.

Le monde devint blanc. La pression dans sa poitrine devint une agonie. Ses poumons se vidèrent. L'instrument se fissurait du chevalet au cordier. Thorne tomba à genoux, entraîné par le poids de l'onde. Tout devenait poussière.

Elara, debout au milieu du cyclone, continua de jouer. Chef d'orchestre du néant.

Elle vit Thorne lever les yeux vers elle. Une supplique.

Elle tira un dernier coup d'archet. Long. Définitif.

Le silence revit. Le silence de la ruine. Elara sentit le vide l'aspirer. Elle tomba. Dans l'obscurité, un dernier battement de cœur. Unique. Isolé.

Elle lâcha le violon. Le bois frappa la pierre. Un bruit mat.

Puis, plus rien.

La lune de Vienne observait le désastre. La voûte de la chapelle gisait au sol. Elara tenta de bouger. Sa jambe était coincée sous un fragment de pilier. Elle tâtonna le sol. Des débris de vernis. L'instrument était en deux.

Mais le son continuait. Son squelette percevait la note. Elle vibrait dans son bassin.

— Elara.

Thorne était là. À quelques mètres. Il ne saignait pas. Son visage de marbre était zébré de fissures de craie. Il tenait sa baguette. Un ongle d'ébène pointé vers le néant.

— Vous avez réussi, murmura-t-il. Vous avez trouvé la faille.

Il ne l'aidait pas. Il l'observait.

— Le Conservatoire n'est pas une prison de murs. Vous l'avez compris trop tard.

Il s'accroupit. Ses doigts étaient des glaçons.

— La fréquence que vous avez jouée ne détruit pas la matière. Elle la réorganise.

Elara sentit un spasme dans son bras gauche. Un vibrato involontaire. Son poignet se tordit pour adopter la position sur un manche absent.

La douleur arriva. Un éclair blanc. Elle hurla un ré mineur pur.

— Écoutez-les, dit Thorne.

Sous eux, un murmure. Des milliers de voix. Des milliers d'archets. Les âmes des registres cherchaient un hôte. Un diapason.

Elara sentit une pression sous sa peau. Des insectes dans ses veines. Ses cicatrices luisaient d'une lueur bleutée.

— Ils vous reconnaissent, chuchota Thorne. Vous portez leur partition finale.

Elle essaya de le repousser, mais ses mains jouaient une cadence de Paganini dans le vide. Ses tendons étaient prêts à rompre.

Thorne se releva.

— Le Grand Prix n'est pas une médaille. C'est un héritage. Vous êtes l'instrument vivant. Sa mémoire. Sa voix.

Il leva sa baguette. Le vent s'engouffra dans la gorge d'Elara. Ses os devinrent creux.

La Fréquence Zéro atteignit un crescendo. Des filaments d'encre noire s'élevèrent des débris, se branchant sur ses articulations.

Marionnette.

Thorne battait la mesure.

— Jouez pour votre vie.

Elle n'avait plus besoin d'archet. Ses nerfs étaient les cordes. Son agonie, la mélodie. Elle produisit un son qui déchirait le voile. La pierre sur sa jambe se changea en poussière.

Elara se redressa. Sa jambe n'était plus qu'une masse broyée, mais elle tenait. Elle était la musique.

Chaque mouvement provoquait une déflagration. Thorne exultait.

— Plus fort ! La finale !

Mais Elara utilisa sa propre haine. Si elle était l'instrument, elle serait le désastre. Elle aspira toutes les âmes d'un coup. Un trou noir dans sa poitrine.

Elle regarda Thorne. Il comprit trop tard. Elle ne jouait plus sa symphonie, mais son propre cri.

Le son créa un vide d'air. Le silence revint, prédateur.

Thorne fut projeté en arrière. Son visage se fissura pour de bon. Une ligne rouge apparut sur son front.

— Vous... balbutia-t-il.

Elara s'avança. Elle marchait sur des ondes de chaleur. Elle ouvrit la bouche. Ses dents étaient des pointes d'ivoire.

— Le silence est une discipline, Maestro.

Elle tendit la main. La gorge de Thorne se serra. Il étouffa parce que le son à l'intérieur de lui était devenu solide.

— Je ne suis pas votre réceptacle. Je suis votre fin.

Elle resserra sa prise invisible. Thorne s'effondra. Enveloppe vide. Organes liquéfiés.

Elara resta seule au milieu du cratère. Le silence était là. Enfin.

Mais sous ses côtes, le métronome battait encore.

Un. Deux. Trois. Quatre.

Elle regarda ses mains. Les cicatrices formaient une partition gravée dans la chair.
Elle était libre.

Mais en faisant un pas vers les rues de Vienne, elle fredonna une mélodie ancienne.
Inconnue.

L'architecte n'était pas mort. Thorne n'était qu'un gardien.

La chose qui l'habitait était bien plus vieille.

Elara Vance sourit. Un sourire froid. Elle avait besoin d'un nouveau violon. Un violon
fait d'os d'étudiants.

Elle marcha. À chaque pas, le sol vibrait. Une note.

Le Grand Prix venait de commencer. Et le monde était sa salle de concert.

Elle disparut dans le brouillard humide. Son reflet dans une vitrine n'était plus celui
d'une jeune fille. C'était une ombre aux yeux d'encre.

Elle toucha le verre. Il se brisa en un accord de do majeur.

— Prochaine leçon, murmura-t-elle.

L'hiver ne faisait que commencer. Le concerto ne s'arrêterait jamais. Elle ramassa un
archet intact derrière la vitre. Il palpait.

Vienne allait apprendre ce que signifie réellement le silence. Elara allait leur apprendre à hurler en mesure.

Elle s'enfonça dans la nuit. Derrière elle, le Conservatoire n'était qu'un tas de pierres froides. Mais dans chaque instrument de la ville, la Fréquence Zéro attendait.

Une ambition dévorante.

Le silence devint total.

Puis, une corde vibra.

Seule.

Dans le vide.

Chapitre 9

Parasitage

La colophane vole. Une poussière ambrée. Elle se dépose sur mes phalanges brûlantes. Le silence du Conservatoire de la Forêt-Noire est une lame de fond. Il pèse. Il étouffe. Dans la salle de pratique 402, l'air est saturé d'humidité froide. Les murs en pierre de taille suintent. Une sueur minérale.

Mon violon repose contre ma clavicule. Le bois est chaud. Il palpite. Une bête endormie sous mon menton. Je frotte mes doigts. La pulpe est usée. Une cartographie de corne et de sang séché. Le ré bémol me hante. Il ne sonne pas. Il crie. Je ferme les yeux. Le noir n'est pas vide. Soudain, l'odeur change. Ce n'est plus le vernis frais. C'est la lavande fanée. Le suif des bougies. Une puanteur de théâtre fermé depuis un siècle. Mon corps bascule. Le sol en chêne se dérobe.

Je ne suis plus Elara. Je suis une silhouette en robe de soie noire. Le corset me broie les côtes. Vienne. Une Vienne de gaz et d'ombres portées. Le lustre au-dessus de ma tête oscille. Un balancier de cristal. Tac. Tac. Tac. Le métronome de ma propre mort. Mes mains soulèvent l'archet. Une bague en onyx enserme mon annulaire. Le froid de la pierre s'insinue dans l'os.

— Joue.

La voix vient de la fosse. Julian Thorne. Le visage est une sculpture de marbre blanc. Immobile. Éternel. Les yeux sont des puits de pétrole. Pas de reflet. Thorne lève sa baguette. Un geste sec. Une décapitation.

L'orchestre attaque. Un accord de tonnerre. Les cordes en boyau se tendent jusqu'à la

rupture. Le métal du filage m'entaille la peau. Je joue. Mes doigts courent sur la touche avec une agilité démoniaque. Un staccato de mitrailleuse. Thorne sourit. Le rictus d'un horloger qui voit un engrenage s'ajuster. Le violon s'emballe. Les crins cassent. Ils fouettent mon visage. Le bois fume. Une odeur de chair brûlée s'échappe des ouïes. Puis, le craquement. Pas celui du bois. Celui de mon cœur. Je m'effondre. Le violon tombe le premier. Un son mat. Le son d'un crâne qui se fend. Thorne ajuste ses manchettes d'argent. Il me regarde expirer.

— Suivant.

Le choc du retour est une déflagration. Je percute le mur de pierre de la salle 402. Mes poumons brûlent. L'air glacé est un rasoir dans ma gorge. Julian Thorne est là. Dans l'encadrement de la porte. La lumière du néon souligne l'absence de pores sur sa peau de porcelaine. Il ne vieillit pas. Il est une constante mathématique.

— Vous êtes en retard sur le tempo, dit-il. Sa voix est un violoncelle désaccordé.

Je recule. Je balbutie le nom d'Anna Valeska. Thorne entre. Ses pas ne font aucun bruit. Il s'arrête à quelques centimètres. Son odeur m'assaille : colophane antique et ozone. L'odeur de la foudre. Il saisit mon menton. Ses doigts sont des étaux de glace.

— Le temps est une mesure, Elara. Seul le motif compte.

— Vous les tuez, je murmure.

Il rit. Un son sec. Il s'approche de mon pupitre. L'encre semble s'animer sous son passage. Les notes deviennent des crocs. Il me tend l'archet. Le bois tremble.

— Jouez. Le *Lacrimosa*.

— Je ne peux pas. Mes mains...

— Regardez-les.

Je baisse les yeux. Mes doigts bougent tout seuls. Un spasme rythmique. Un vibrato involontaire qui fait claquer mes articulations. La douleur est fulgurante. Je prends l'archet. L'instrument pèse une tonne. Il est imbibé de l'agonie de tous ceux qui l'ont tenu. Je sens le souffle d'Anna dans mon cou. Elle veut ma peau. Je pose les crins. Le son n'est pas humain. C'est un déchirement. La pierre vibre sous mes pieds. La poussière des archives remonte par les fentes du parquet. Une brume de peau morte.

Je joue. Thorne tourne autour de moi. Un prédateur. Je vois les souterrains. Des centaines de violons. Dans chaque étui, une conscience piégée. Son garde-manger. Un filet de sang chaud coule sur ma joue.

— Ne luttez pas, dit Thorne. La dissonance est une insulte.

Je laisse Anna m'envahir. Je cherche la faille. Dans sa vision, Thorne avait eu peur. Une fraction de seconde. Un pli sur son front de marbre. Je ne serai pas une pile. Je glisse des micro-tons. Des déviations. Le bâtiment gémit. Une fissure apparaît sur le mur. Thorne recule. L'autorité dans sa voix vacille.

— Cessez cela.

Je ne l'écoute plus. Je suis le pont entre 1924 et aujourd'hui. L'archet devient un scalpel. Je découpe le silence. Le bois chauffe jusqu'au rouge sombre. Mes os entrent en résonance. Ma cage thoracique est une caisse de résonance. Je joue la note de loup. Un hurlement qui ne vient pas des cordes, mais de ma moelle. Le néon au-dessus de nous implose. Verre pilé sur mon crâne. Le noir est total. Il ne reste que le son.

Le sol cède. Nous basculons dans l'abîme. L'impact. Le béton contre les vertèbres. Je reste au sol, pantelante. L'obscurité ici est épaisse. Une mélasse de poussière et de

froid. À côté de moi, un râle. Thorne est là. Une zone de vide absolu.

Je rampe vers mon violon. Il luit d'une phosphorescence malade. Thorne craque une allumette. Sa flamme vacille dans la crypte. Des étagères à perte de vue. Des milliers de casiers. Sur chacun, un instrument entravé par des chaînes d'argent. Je vois le registre. Mon nom y est déjà. 2024. Une croix rouge.

— Je les rends éternels, dit-il.

Anna hurle en moi. Mes cicatrices se rouvrent. Le sang perle sur la nacre. Je ne contrôle plus mes bras. Je cale le violon sous mon menton. La mentonnière mord ma mâchoire. Une greffe sauvage. L'archet attaque. Ce n'est pas une note. C'est un thorax qu'on ouvre à la scie. Les étagères vibrent. Un orchestre de fantômes s'éveille. Des figures de Chladni se tracent avec de la cendre humaine sur le sol.

Thorne commence à diriger le vide. Il accélère. Presto. Mes doigts s'affolent. Friction. Odeur de corne brûlée. Thorne n'est plus le Maestro. Il est une momie en smoking. Ses pommettes s'affaissent. Le temps qu'il a volé s'évapore.

— Arrêtez !

Il s'élançe. Ses mains cherchent ma gorge. Je change d'octave. Un cri strident qui déchire le spectre. L'onde le frappe en pleine poitrine. Il est projeté contre les étagères. Les violons se brisent sous son poids.

Je tombe à genoux. Le silence qui suit est un tombeau. Thorne se relève. Son visage tombe. La peau se relâche.

— Petite sotte...

Je rampe vers l'escalier dérobé. Mais Anna résiste. Elle veut finir. Mes côtes craquent.

Ma cage thoracique s'ouvre pour laisser passer le son. Je ne suis plus une violoniste. Je suis devenue l'instrument. Je tire l'archet une dernière fois. Un geste royal. Destructeur. Le monde s'efface dans un accord de do majeur. Le néant.

Je suis étendue sur le sol froid. Je ne sens plus mon corps. Une main se pose sur mon épaule. Froide. Sèche.

— Très bien, Elara.

J'ouvre les yeux. Thorne est debout. Plus jeune. Cheveux de jais. Il a mué. Il a utilisé ma rupture pour se purger. Je regarde mes mains. Elles sont translucides. Je vois les os. Je vois les cordes qui passent à travers mon derme. Je suis sur l'étagère. Archivée. Thorne referme le registre. Il éteint la lumière.

Je reste seule dans le noir. Le vernis durcit sur ma peau. Mes doigts se figent. Le miroir de la crypte me renvoie un cadavre poli. Ma peau a le reflet vitreux de l'érable vernis. Mes iris sont fixes, deux points d'encre séchée. Je n'ai plus de pouls. Juste une résonance.

Je sors de l'étagère en esprit. Je traverse les murs. Le Conservatoire saigne de ses fondations. Dans la cour, une étudiante joue pour se réchauffer. Un son sale. Humain. Je souris. C'est le plus beau son du monde. Je passe la grille. Vienne m'attend. La ville est une mer d'ombres. Je marche vers le pont. La médaille du Grand Prix pèse le poids de mille âmes.

Je la lâche. Ploc.

L'eau noire l'avale. Je respire l'air glacé. Il est vide. Tout est écrit. Tout est effacé. Je disparaîs dans le blanc. Le concerto est fini.

Le rideau tombe sur mes yeux de verre.

Chapitre 10

Répétition Générale

L'air dans la Grande Salle n'est pas de l'oxygène. C'est de la poussière d'os et de la colophane évaporée. Le froid de Vienne s'est infiltré sous les dalles. Il rampe. Il lèche les chevilles. Elara Vance serre son étui contre sa poitrine. Le cuir est froid. Sous le cuir, le bois. Sous le bois, le cri.

Le silence du Conservatoire de la Forêt-Noire est une insulte. Il n'est pas l'absence de bruit. Il est une attente. Une pression sur les tympanes. Elle pousse les doubles portes en chêne. Le gémissement des gonds est le seul contrepoint autorisé.

Ils sont là.

L'orchestre. Cinquante-quatre musiciens. Rangés comme des soldats de plomb sur des gradins de pierre. Elara s'arrête. Son souffle se cristallise devant ses lèvres. Les musiciens ne bougent pas. Leurs instruments sont en position. Contre les cous, entre les genoux, levés vers le plafond. Elara sent son estomac se nouer en une corde de sol trop tendue.

Thorne disait vrai. Les yeux n'existent plus. Les paupières sont cousues. Un fil de soie noire laboure la peau livide. Points de suture chirurgicaux. Précis. Le regard n'a plus qu'une issue : l'intérieur. Ils n'ont plus besoin de partitions. Ils voient la musique dans leurs veines.

Leurs mains sont des griffes. Blanches. Exsangues. On peut compter chaque tendon, chaque ligament. Certains doigts saignent. L'ichor métallique perle sur l'ébène des touches. Un goutte-à-goutte rythmique.

Ploc.

Ploc.

Elara avance vers le premier pupitre. Sa chaise l'attend au centre du demi-cercle, sous l'ombre de l'estrade. Elle s'assoit. L'instrument luit d'un vernis rouge sang. Une plaie qui refuse de cicatriser. Elle le pose sur son épaule. La sensation est immédiate. Un courant électrique remonte le long de sa mâchoire. Elle entend le violoniste décédé. Il murmure dans son oreille. Une fréquence inaudible. Un sifflement de vapeur. Un appel.

Jouons, Elara.

Elle ajuste sa mentonnière. La cicatrice sur son index palpite. Le tissu est devenu une callosité dure, une défense naturelle contre la torture des cordes en boyau.

Julian Thorne entre.

Il fend l'air. Son manteau flotte comme une aile de corbeau. Son visage est une lame. Ses yeux sont deux fentes de mercure froid. Il est le centre de gravité de cette pièce maudite. Il monte sur l'estrade. Ses chaussures craquent sur le bois. Il retire ses gants de chevreau. Ses mains sont immenses. Des mains de fossoyeur.

Il lève la baguette. Un morceau d'ébène nu.

— L'Accord, dit-il.

Sa voix est un râle. Elara pose son archet sur la corde de La. Elle n'est pas seule. Les doigts fantômes se superposent aux siens. Le mort guide son vibrato. Le son sort. Ce n'est pas une note. C'est un déchirement.

L'orchestre suit. Cinquante-quatre instruments s'accordent. Le La n'est pas à 440 Hertz. Il est plus bas. Plus visqueux. Un son qui cherche la résonance physique avec la pierre. Les murs du conservatoire frémissent. La poussière tombe des chapiteaux en flocons gris.

— Le Concerto des Ombres, premier mouvement, lance Thorne.

Il abat sa baguette.

Le choc est brutal. Les cordes grincent, les cuivres rugissent comme des bêtes à l'agonie. Le son est une arme. Il frappe Elara dans la poitrine. Elle joue. Ses doigts volent. Elle ne contrôle plus rien. C'est le mort qui joue à travers elle. Son bras droit est une machine. L'archet mord les cordes. Les crins se brisent, s'effilochent.

Elle regarde les musiciens. Leurs corps sont secoués de spasmes. Le violoncelliste à sa gauche a la bouche ouverte. Un filet de bave s'échappe de ses lèvres. Il subit une convulsion. Thorne est un possédé. Sa baguette trace des géométries interdites. À chaque coup, une onde de choc traverse le sol.

Elara le sent. Sous ses pieds. Sous les dalles millénaires. Quelque chose répond. Une vibration sourde. Profonde. Le sol du conservatoire n'est pas plein. Il y a des cavités. Des archives où l'encre est faite de sérum. Le rythme s'accélère. Un presto frénétique. Un galop vers l'abîme.

— Plus fort ! hurle Thorne.

Son visage est déformé par une extase cruelle. La sueur brille sur son front comme du vernis frais. Elara sent ses doigts brûler. La corde de Mi, fine comme un rasoir, entaille sa peau. Le sang coule sur le bois. Le violon boit le liquide. Le son devient plus tranchant.

Elle voit les fondations du conservatoire. Des racines de pierre qui s'enfoncent dans la terre noire de Vienne. Et tout en bas, dans l'obscurité totale, une masse. Quelque chose d'ancien. Thorne ne dirige pas une symphonie. Il creuse un tunnel.

Soudain, Thorne fige sa baguette.

Le silence qui suit est pire que le bruit. C'est un vide soudain. Un appel d'air. Elara halète. Son cœur bat un rythme irrégulier contre ses côtes. Elle regarde sa main. Elle est couverte de sang et de colophane. Thorne baisse les bras. Il regarde le sol. Un sourire étire ses lèvres de marbre.

— Vous l'avez entendu ? chuchote-t-il.

Sous la pierre. Juste sous ses pieds. Un grattement. Quelque chose a frappé contre la dalle. Trois fois.

— Le public est arrivé, dit Thorne. Mademoiselle Vance. Votre instrument a soif. La prochaine fois, donnez-lui plus de vous-même.

Il fait un signe. Les musiciens se lèvent. Ils quittent la salle en file indienne, guidés par un instinct aveugle. Elara reste seule. Elle regarde son violon. Dans la pénombre, elle jurerait que le bois respire. Elle touche la corde de Mi. Elle est brûlante.

Elle doit trouver les archives. Elle doit comprendre ce que Thorne invoque avant que ses yeux ne soient, eux aussi, cousus pour l'éternité. Elle descend l'escalier en colimaçon. Un gosier de pierre humide. Chaque marche est une vertèbre usée. L'odeur de papier moisi et d'encre ferreuse devient suffocante.

Les archives.

Elle arrive devant la grille en fer forgé. Les cordes des lyres sont des pics acérés.

Elara pose sa main sur la serrure. Elle sent le froid du métal. Elle sort son archet. Elle le frotte contre la grille. Un grincement strident. Une fréquence de dissonance pure. Le mécanisme se déclenche. La grille s'entrouvre dans un râle.

L'obscurité derrière est totale. Elara s'enfonce dans les rangées de registres. Elle allume une bougie. Les ombres dansent sur les murs calcaires. Elle cherche. "Le Transfert des Âmes : Traité d'Organologie Occulte".

Elle trouve le volume. Relié en cuir sombre, craquelé. Elle l'ouvre. La première page est un schéma anatomique. Un violoniste. Ses nerfs sont reliés aux cordes par des fils d'argent. Son cœur est placé dans la caisse de résonance.

Ce n'est pas un orchestre. C'est une moissonneuse.

— Vous avez une curiosité admirable, Elara.

Thorne est là. Dans l'ombre des rayonnages. Il s'avance.

— Vous pensez que je suis le bourreau, murmure-t-il. Je ne suis que l'instrument. Le véritable Chef d'Orchestre attend son solo depuis deux cents ans.

Il éteint la bougie d'un souffle. Le noir est une matière. Elara reste immobile. Elle sent le sol vibrer. Un diaphragme. *Boum.*

Elle remonte vers le Grand Hall. Les dalles sont une langue moite. Elle pousse les portes. L'orchestre est à nouveau là. Trente-deux musiciens. Des automates de chair. Thorne domine le podium.

— *Symphonie Finale. Premier mouvement : La Lacération.*

Il abat le bras. Le choc sonore est physique. Une gifle de décibels. Les trente-deux

automates s'animent. Leurs mouvements sont saccadés. Friedrich, au violoncelle, joue avec une violence inhumaine. Ses doigts cousus courent sur la touche. Sa peau pèle. Des lambeaux de derme tombent sur son frac noir.

Elara doit jouer. Le violon la force. Ses capillaires éclatent sous la pression. Une buée séreuse couvre ses yeux. Elle cherche la fréquence de rupture. Son propre corps devient la chambre de résonance.

La faille au sol s'élargit. Des doigts gris, longs comme des fémurs, s'accrochent au marbre. La chose rampe vers la lumière. Une bouche béante. Un puits de silence.

— Regarde-le, Elara ! Il a faim de ta perfection !

Le son devient strident. Une aiguille de cristal. Elara ferme les yeux. Elle ne joue plus pour Thorne. Elle coince la corde de Mi sous son ongle. Elle tire. Jusqu'à la rupture. Elle produit un cri de verre pilé.

Le lustre explose. Thorne titube. La créature d'ombre se tord.

— Ta perfection est un tombeau, répond Elara.

Elle augmente la fréquence. Son sternum craque. Ses vertèbres se tassent. Elle n'est plus un réceptacle. Elle est la destruction. Le sol se fracture entre elle et le Maestro. Thorne bascule dans l'abîme, sa baguette en os serrée contre son cœur.

L'orchestre s'arrête. Les musiciens tombent comme des poupées dont on a coupé les fils. Elara reste seule. Elle regarde son violon. Il est brisé. Les cordes pendent comme des entrailles.

Elle entend encore le son. Sous la terre. Thorne n'est pas mort. Il dirige le monstre d'en bas. Elara regarde ses bras. Elle voit les veines noires pomper la fréquence. Elle

n'a plus besoin d'instrument.

Elle descend vers l'abîme. Ses pas ne font aucun bruit sur la pierre fracassée. Elle fredonne la note de rupture. Le Conservatoire s'effondre derrière elle. Elle sombre dans le silence d'avant la première note.

Rideau.

Chapitre 11

La Chambre de Résonance

Le verre était une insulte à l'air. Épais. Glacial. Une cloche de cristal suspendue par des chaînes de fer forgé au centre d'une pièce dont les murs transpiraient l'humidité des siècles.

Maestro Thorne ne parlait pas. Ses mains gantées de cuir noir saisirent le loquet de la cuve. Un clic métallique. Sec comme une fracture. Il ouvrit la paroi courbe. L'odeur jaillit de l'intérieur : un mélange de formol, de cire vieille de cent ans et d'ozone. L'air y était raréfié. Mort.

— Entre, Elara.

Sa voix n'était pas une invitation. C'était un décret. Il ne regardait pas son visage. Il scrutait ses doigts, traquant les callosités jaunies au bout de ses phalanges, les cicatrices blanches laissées par le frottement incessant des cordes en boyau. Pour lui, elle n'était qu'un mécanisme. Une horloge à régler.

Elara s'avança. Ses bottines de cuir craquèrent sur le dallage de pierre. Chaque pas résonnait contre les parois de verre. Elle serra son violon contre sa poitrine. Le bois était chaud contre son cœur glacé. Le vernis sombre du *77-B L'Écorché* semblait absorber la faible lumière des bougies. Ce n'était plus un Stradivarius. C'était une pièce de viande séchée, sculptée pour hurler.

Elle entra dans la cuve. Thorne referma le verre derrière elle. Le silence frappa. Épais. Toxique. Une nappe d'ozone qui lui brûla les poumons.

À l'extérieur, Thorne s'approcha d'un pupitre de fer. Il actionna un levier de cuivre. Un sifflement monta des parois. La pression grimpa instantanément. Une aiguille de glace perfora le tympan d'Elara. Elle ouvrit la bouche. Ses dents claquèrent.

— La Chambre de Résonance ne pardonne rien, murmura Thorne à travers la grille de cuivre. L'écho ici est un retour de flamme. Joue la Chaconne de Bach. Sans un écart. Si tu faiblis, la résonance te broiera.

Il pressa un chronomètre. Le *tic-tac* résonna à l'intérieur de la cuve, amplifié par les parois concaves. Un battement de cœur mécanique. Inflexible.

Elara leva son archet. Ses bras pesaient une tonne. L'air s'était densifié, devenant une mélasse invisible. Elle posa les crins sur la corde de Ré. Le premier accord tomba.

Le son ne s'échappa pas. Il resta prisonnier, rebondit sur le cristal et revint frapper Elara en plein plexus. Une onde de choc physique. Elle vacilla. Elle enchaîna les premières mesures. À chaque note, l'écho revenait vers elle. Le son devenait solide. Elle sentait les vibrations de la corde de Sol tordre ses côtes, ses dents, ses os.

Thorne ne restait pas immobile. Il tournait autour de la cuve, ajustant les valves de pression, ses yeux clairs rivés sur le bras droit d'Elara. Il s'approcha du verre, ses paumes gantées à plat contre la paroi vibrante.

— Plus vite, Vance. Ton rythme est une insulte.

Elle accéléra. Les doubles croches s'enchaînèrent en une cascade de feu liquide. Le verre commença à gémir. Les molécules de silice vibraient à la fréquence du violon. L'air devint trouble, saturé de poussière de colophane qui flottait comme de la neige dorée.

Soudain, l'annulaire gauche craqua. Un coup de feu dans l'étroitesse de la cuve. L'os

perfora la peau sous la tension. Une douleur fulgurante remonta le long du cubitus. Elara ne lâcha pas l'archet. Elle ne pouvait pas. Ses muscles s'étaient tétanisés, soudés au bois de Pernambouc.

L'os frottait contre l'os. Elle intégra le bruit du cartilage broyé à la partition. Un *acciaccatura* macabre. Le violon but le sang qui perlait de la plaie. Le vernis de l'Écorché s'illumina d'une lueur de braise.

— Continue ! hurla Thorne en frappant le verre. Ne laisse pas le silence entrer !

Elara ne l'écoutait plus. Elle voyait la musique. Ce n'était plus des notes, mais des vecteurs de force. Des lignes de lumière rouge découpèrent l'air de la cuve. Elle sentit une pression contre son dos. Des mains invisibles, glacées, se superposèrent aux siennes. L'âme du prisonnier de la boîte de résonance. Il ne l'aidait pas. Il essayait de lui arracher les tendons pour redevenir chair.

Elle changea de position sur la touche. Sa main gauche n'était plus qu'une griffe de douleur. La cuve se courbait sous la pression acoustique. Chaque fausse note se transformait en une aiguille de son qui lui perçait la peau.

Elle vit alors la faille. Une note négative nichée dans le cœur même du rituel de Thorne. Le point de rupture du bâtiment.

Thorne plaqua son visage contre la vitre fissurée, ses traits déformés par une extase démente.

— Donne-le moi ! Le son final !

Elara fixa Thorne. À travers le cristal brisé, elle vit le parasite. Elle changea d'appui. Un glissando sauvage. Un déchirement sonore qui fit reculer le Maestro. Elle n'était plus sa proie. Elle était la vibration qui allait tout renverser.

Elle attaqua la corde de Sol avec une sauvagerie de bête blessée. Le son ne sortit pas du violon. Il sortit de sa poitrine. Un cri de bois et de boyaux. L'ampoule au-dessus de la cuve explosa. Seule restait la lueur rougeoyante de l'Écorché.

— Je ne suis pas... ton réceptacle, gronda-t-elle.

Elle projeta sa haine dans la fréquence. La première fissure apparut sur la dalle de pierre sous les pieds de Thorne. Le sol vibra en sympathie. Elle vit le code se simplifier en une seule ligne de destruction pure. Elle abattit l'archet.

La cuve n'éclata pas. Elle implosa. Des milliers de fragments de verre se précipitèrent vers Elara, tournoyant autour d'elle comme une armure de cristal. Le bâtiment hurla. Un cri de pierre déchirée. Un pilier central se fissa de haut en bas, libérant une poussière de chaux aveuglante.

Thorne fut projeté contre le mur, le souffle coupé. Elara se redressa au centre du chaos. Elle ne jouait plus du violon. Elle jouait avec la structure même de la pièce. Elle pointa son archet vers Thorne. Le son se concentra en un faisceau ultrasonique. L'air devint un mur solide qui écrasa le Maestro contre les briques.

— Tu voulais l'Accord Final, Thorne ? le questionna-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un murmure rocailleux porté par la résonance. Le voici.

Elle frappa une dernière note. Un Do dièse pur. Insoutenable. La fréquence de la pierre qui s'effrite.

Le plafond des archives s'effondra. Des tonnes de partitions et de gravats s'abattirent, ensevelissant les vitrines de la collection. Thorne hurla alors que le sol se déroba sous lui, l'aspirant dans la fosse qu'il avait lui-même creusée.

Le silence qui suivit fut plus violent que le bruit. Un vide acoustique chargé d'ozone. Elara s'effondra sur les genoux au milieu des décombres. Son annulaire brisé pendait, inutile. Le violon reposait contre sa poitrine, silencieux. Le vernis avait fondu, révélant le bois nu, blanc comme un os.

Elle leva les yeux. Le Conservatoire de la Forêt-Noire n'était plus qu'une carcasse de pierre fumante sous la neige de Vienne. Thorne avait disparu, piégé dans les fondations qu'il avait cherché à diviniser.

Elle était seule. Elle était libre. Mais sous sa peau, elle sentait encore le vibrato de l'Écorché. La musique n'était pas partie. Elle attendait le prochain mouvement.

Elara se releva, serrant l'instrument contre elle. Elle quitta les ruines sans un regard en arrière, laissant la note de destruction résonner pour l'éternité dans le fer et le sang.

Chapitre 12

L'Incision du Maître

Le silence du Conservatoire n'est pas une absence de bruit. C'est une masse physique. Une pression sur les tympans d'Elara. Dans le bureau du Maestro Thorne, l'air a le goût de la poussière d'os et du vernis séculaire. Des dizaines de violons tapissent les murs. Leurs ventres bombés luisent dans la pénombre. Des carapaces d'insectes géants.

Thorne reste de marbre derrière son pupitre en ébène. Ses mains, blanches, immaculées, se croisent sur le bois sombre. Seule une lueur clinique anime ses fentes de mercure. Il fixe les doigts d'Elara. Il scrute les crevasses creusées par l'acier des cordes.

— Tu les entends, n'est-ce pas ?

Sa voix s'effile. Une lame de rasoir sur de la soie. Elara ne répond pas. Son cœur cogne. Un triolet boiteux. L'odeur de la colophane monte, aigre, entêtante. Sur le bureau, un Guarneri palpite.

— Le Conservatoire de la Forêt-Noire ne produit pas de musiciens, murmure Thorne. Il les cultive. Jusqu'à ce qu'il ne reste que le son. Pur. Sans la pollution de la chair.

Il se lève. Un monolithe de drap noir. Il contourne le meuble. Ses pas sont muets sur le chêne.

— Les génies disparus ne sont pas partis, Elara. Ils habitent le bois. Leurs âmes sont les fibres qui font vibrer ces caisses. Le Grand Prix n'est pas une récompense. C'est

une transition.

L'acide monte. Une nausée de métal. Elara regarde sa main droite. Elle imagine les murmures sous le vernis de son propre instrument. Des voix de femmes mortes.

— Vous les tuez, souffle-t-elle.

— Je les rends éternels. La vie humaine est une cacophonie de besoins vulgaires. Manger. Dormir. C'est du bruit. La symphonie exige la pureté.

Il s'approche. L'air se glace. Thorne pointe le fauteuil en cuir usé. Le cuir craquelle d'avance.

— Tu es la plus brisée, Elara. Mais ton âme est encore trop entière. Elle fait écran au son.

Il tire un tiroir secret. Un écrin de velours rouge abrite une écharde de lumière sombre. Le fragment vibre. Une fréquence inaudible qui fait grincer les dents.

— Un éclat de la psyché de Johann Vancura. Je vais greffer son génie dans ta paume. Insérer la dissonance nécessaire à ta perfection. Refuse, et tu finiras médiocre. Une ombre dans une fosse d'orchestre. Accepte, et tu briseras les âmes.

Thorne pose un scalpel à côté de l'éclat. La lame luit, avide. Elara fixe ses jointures gonflées. L'ambition lui dévore les entrailles. Elle ne veut pas disparaître.

— Faites-le.

Sa voix est un murmure d'outre-tombe. Thorne ne manifeste aucune joie. Juste une satisfaction technique. Il saisit le poignet d'Elara. Une main de fer. Les doigts compriment les tendons. La circulation se coupe. La paume vire au violacé.

— Ne crie pas. La douleur est une harmonique.

Le mouvement est chirurgical. Précis. La lame entre dans la chair tendre. Elara ouvre la bouche. Aucun son. Une brûlure blanche. Un éclair remonte jusqu'à l'épaule. Le sang jaillit, sombre, s'infiltré dans les rainures de l'ébène. Thorne écarte les bords de la plaie avec une pince en argent.

— Regarde. Ta faiblesse réside dans cette viande qui saigne.

Il enfonce le fragment dans l'incision.

Une explosion de verre pilé dans les veines. Elara se cambre. Ses yeux se révulsent. Une forêt de glace pousse sous sa peau. Des images percutent son crâne : l'eau noire du Danube, le goût de l'absinthe, le cri d'un bois qui rompt. Thorne appuie son pouce sur l'ouverture. La chaleur devient absolue.

— Respire. Devient lui.

La plaie ne saigne plus. Elle se referme, laissant une cicatrice boursouflée, violacée. Une clé de fa déformée dans la chair. Elara halète. Sa sueur est de givre. Chaque mouvement de doigt déclenche un accord mineur dans son crâne.

— Demain, tu joueras le silence qui précède la fin, ordonne Thorne en essuyant le scalpel.

Elle se lève. Ses jambes tremblent. Sous l'invasion de Vancura, Elara cultive une zone de vide. Un sanctuaire. Elle y forge une fréquence unique. Une note qui ne cherche pas la perfection, mais la destruction.

Le soir du Grand Prix, l'Auditorium de Vienne est un tombeau de velours. Thorne

lève sa baguette. Une aiguille d'argent. Elara pose l'archet. Le crin accroche le boyau. Le fragment dans sa paume mord.

Elle joue. Ce n'est plus de la musique. C'est une agression. Les notes jaillissent avec une vélocité démoniaque. Les phalanges craquent. Le sang perle à nouveau de la cicatrice. Thorne dirige avec une fureur extatique. Il aspire l'énergie. Il se nourrit d'elle.

Elara atteint le point de rupture. Elle ne suit plus la partition. Elle cherche la fréquence de résonance du bâtiment. Elle injecte sa dissonance dans les piliers de calcaire.

Le son devient visqueux. Les murs transpirent. Les bustes de marbre des anciens maîtres pleurent une poussière noire. Un premier vitrail éclate. Thorne tressaille, sa baguette dévie.

— Joue ! hurle-t-il.

Elara sourit. Ses gencives saignent. Elle libère la note noire. Le son est un râle de matière qui se déchire. Le pilier porteur explose. Le plafond gémit. Les âmes prisonnières s'échappent des instruments dans un tourbillon d'ombres.

L'Auditorium s'effondre. Les pierres gothiques se fendent comme du parchemin. Thorne disparaît sous une chute de gravats, son visage de marbre enfin fissuré.

La neige de Vienne tombe sur la scène dévastée. Froide. Silencieuse. Elara lâche son violon. L'instrument s'éparpille en éclats. Elle regarde sa main. La cicatrice a disparu. Il ne reste qu'un trou béant. Un vide.

Elle s'écroule. Le silence est immense. Définitif. Elle n'entend plus le métronome. Elle est enfin seule. La première note de la fin est jouée. Le silence qui suit est le plus

beau concerto qu'elle ait jamais entendu.

Chapitre 13

Contrepoint Mortel

L'obscurité dans les sous-sols du Conservatoire de la Forêt-Noire n'est pas un vide. C'est une matière. Épaisse. Humide. Elle colle à la peau comme une sueur rance. Elara avance. Ses bottes ne font aucun bruit sur le dallage de schiste. Le silence ici est une loi. Une discipline de fer imposée par les murs gothiques qui ont bu, pendant des siècles, les fausses notes et les sanglots.

L'odeur la frappe d'abord. Un mélange âcre. Colophane brûlée. Vernis séculaire qui s'écaille. Et l'effluve métallique, indéniable, du sang séché. Ses propres mains la font souffrir. Les callosités sur ses phalanges gauches sont dures comme de la corne. Une pulsation électrique parcourt son avant-bras. Le rythme d'un métronome invisible.

Elle atteint les « Cellules ». Des casiers en chêne massif alignés comme des cercueils verticaux. Derrière chaque grille, un instrument repose. Des violoncelles aux courbes de femmes suppliciées. Dans la pénombre, les vernis sombres luisent d'un éclat maladif.

La fiole de verre noir pèse dans sa paume. Mercure. Résine d'if. Bile. Une mixture de sorcière pour un crime acoustique. Elara dévisse le bouchon. L'odeur de métal et de foie malade l'agresse. Elle s'approche du Guarneri de Marcus. Un rival. Un obstacle. Elle verse une goutte dans les ouïes en forme de S. Le liquide pénètre les fibres de l'épicéa. Aussitôt, le bois tressaille. Un spasme sec. Elara ne détruit pas l'instrument. Elle l'accorde sur une fréquence parasite. Elle prépare le contrepoint mortel.

Elle remonte vers la grande salle de concert. Elle glisse sous le couvercle du piano Steinway. Une bête de trois cents kilos. Les touches en ivoire ressemblent à des dents

de pachydermes sacrifiés. Elle dépose une goutte d'acide nitrique sur les attaches des cordes de l'octave centrale. La corrosion fera son œuvre dans le noir. À l'instant du Grand Prix, sous la tension du jeu, les cordes lâcheront comme des coups de fouet.

Un craquement de cuir.

Thorne. Il émerge de la pierre comme une fissure. Sa silhouette découpe l'obscurité avec la précision d'un scalpel. Il ne respire pas ; il attend. Ses yeux, deux éclats de verre fumé, sondent les profondeurs de la gorge d'Elara.

— Beau travail de lutherie, murmure-t-il.

Elara se fige. Le froid de la salle s'intensifie. Ses muscles se tétanisent.

— Vous saviez.

Thorne s'approche. Le bruit de ses semelles est un verdict. Il pose une main gantée sur le piano. Il caresse le bois comme on caresse le flanc d'un animal avant l'abattoir.

— Écoute, Elara. Tu entends ce craquement ? C'est le son de ta trahison qui s'accorde à ma mesure. Merci. Tu as créé les conducteurs. Chaque goutte de ton poison est un amplificateur. Tu ne sabotais pas ma symphonie. Tu l'armais.

Il saisit son poignet. Sa poigne est un étau. Ses doigts longs s'enfoncent dans la chair. Elara veut hurler, mais le cri reste bloqué.

— Pour que les murs tombent, Elara, il ne faut pas un chant de liberté. Il faut une fréquence si pure dans sa douleur qu'aucune pierre ne peut la contenir. Tu m'as offert le chaos. Tu es le premier violon de l'apocalypse.

Il la lâche. Elara recule, le souffle court. Elle regarde ses mains. Les cicatrices

semblent bouger sous sa peau. La paranoïa se transforme en une certitude glaciale. Elle a été l'architecte de sa propre perte. Le Conservatoire n'est pas une école. C'est un instrument géant. Une boîte de résonance pour la souffrance humaine. Et Thorne est sur le point de donner le premier coup d'archet.

— Prépare-toi, ordonne Thorne. Demain, nous jouons le premier mouvement. Chaque erreur sera payée en sang. Le tien. Ou celui de cette institution.

Il s'enfonce dans l'obscurité. *Tic. Tac. Tic. Tac.*

Le jour du Grand Prix, l'air de l'amphithéâtre est saturé d'une électricité lourde. Elara monte sur l'estrade. Elle tient le « Sanguis », un violon du XVIIe siècle dont le vernis a la couleur d'un caillot séché. Elle pose l'archet sur les cordes. Ses doigts se placent d'eux-mêmes, mus par une virtuosité étrangère, malveillante.

Elle tire la première note.

Ce n'est pas de la musique. C'est de l'acoustique structurelle. Elle attaque la fréquence de résonance du bâtiment. Au premier accord, les dalles vibrent. Au deuxième, le lustre monumental frissonne. Dans les sous-sols, les instruments sabotés commencent à hurler à l'unisson, canalisant l'énergie vers elle.

Thorne, debout au premier rang, lève les mains. Il ne dirige pas. Il absorbe.

Elara change de position. Elle passe en septième position, tout en haut de la touche. Les notes sont des cris de chauve-souris. Elle appuie l'archet avec une force inhumaine. Les crins noirs s'effilochent. Ses gencives saignent. Elle goûte le cuivre.

Elle ne joue plus pour gagner. Elle joue pour se briser.

Le premier pilier de pierre se lézarde. Un coup de tonnerre sous le dôme. La

poussière de chaux tombe comme une neige de cadavre. Elara accélère. Le tempo atteint trois cents battements par minute. Son cœur est une cage de fer rouge.

— Arrête ! tonne Thorne.

Sa voix se fissure. Il réalise trop tard. Elara n'est plus un conducteur. Elle est un court-circuit.

Elle abat l'archet pour le coup final. Un accord massif. Brutal. Une détonation.

L'onde de choc n'est pas sonore, elle est physique. Une pression atmosphérique qui aplatit les fauteuils de velours. Les vitraux explosent vers l'extérieur. Les flèches gothiques se tordent. Le Conservatoire de la Forêt-Noire s'effondre sur lui-même dans un fracas de fin du monde, engloutissant Thorne dans un gouffre de pierre et de partitions.

Le silence qui suit est total.

Elara tombe dans les décombres. Elle ne sent plus ses mains. Elle ne sent plus la musique. Elle regarde les ombres s'éparpiller dans le ciel d'hiver de Vienne. Des milliers de notes enfin libres, inutiles.

Le métronome s'est arrêté. Le concerto est terminé.

Chapitre 14

Le Grand Prix d'Excellence

L'obscurité de la Grande Salle est une mélasse de suie. Elle pèse sur les épaules d'Elara comme un linceul humide. Elle avance. Ses talons claquent sur le chêne noirci. Un marteau sur un cercueil. Le silence du Conservatoire de la Forêt-Noire est une discipline de fer. Un silence qui saigne.

Elle s'arrête sous le projecteur unique. La poussière danse dans le faisceau. Squames de peau. Colophane. Particules d'âmes.

Elara ne porte pas l'instrument. Elle l'incarne. Sous la soie déchirée, l'épicéa de Crémone a forcé le derme. Les filaments rouges pompent. Le bois boit son sang. Elle sent le vernis fusionner avec sa clavicule. Une morsure qui ne lâche rien. Des vrilles de chair soudent l'os à l'ébène. Elle n'a plus besoin de tenir le manche. Il fait partie de son bras. Ses nerfs se sont prolongés dans les cordes en boyau. Elle sent la tension des fils de vie. Le Mi est une aiguille plantée dans son cerveau.

En face, Julian Thorne émerge des ténèbres. Il n'a pas un visage de marbre, mais un visage de bureaucrate méticuleux. Il ajuste ses boutons de manchette avec une lenteur chirurgicale. Il ne regarde pas Elara. Il vérifie l'heure sur une montre à gousset, indifférent à la mort qui sature l'air.

Il monte sur l'estrade. Il lève sa baguette. Un éclat de métal argenté. Un stylet de dissection.

— Jouez, murmure-t-il. Sa voix est un souffle de naphthaline. Jouez jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de vous.

Il abat la baguette. Le premier coup d'archet est une déchirure.

Elara attaque la corde de Sol. Un hurlement s'échappe de la caisse de résonance. Le cri d'un homme qu'on écorche vif. La vibration franchit l'épaule fusionnée et percute son cœur.

Au premier rang, un homme en habit de soirée se fige. Sa peau devient grise. Elle se craquelle comme du vieux parchemin. Ses yeux virent à la poussière. Dans un silence effrayant, il s'effondre. Un tas de cendres sur le velours rouge. Thorne ne sourit pas. Il ajuste la position de ses pieds, attentif au rendement du massacre.

À chaque coup d'archet, une salve de spectateurs se désintègre. La musique est un vent de mort. Les fréquences ne sont pas destinées à l'oreille ; elles sont des agents de décomposition. Thorne dirige le carnage avec une extase glaciale. Il ne bat pas la mesure, il orchestre la fin du monde.

— Plus fort, ordonne-t-il. Cherchez la moelle.

Elara sent l'esprit du violoniste mort s'insinuer dans son système nerveux. Ses muscles brûlent. L'acide lactique est du poison liquide. Elle voit la poussière des spectateurs s'élever, aspirée par les conduits d'aération. Le Conservatoire a faim. Les murs de pierre transpirent un liquide sombre. L'odeur du vernis frais devient suffocante.

Le rythme s'accélère. Un **presto** diabolique.

— Deuxième mouvement : **Lacrimosa**.

Le mot tombe comme un couperet. Elara pose l'archet sur la corde de Ré. La fréquence du bâtiment change. Les pierres commencent à chuchoter. Une humidité

glaciale s'insinue sous ses ongles. Elle sent le point de rupture. Elle cherche la note interdite, celle que Thorne ne lui a pas apprise.

Elle dévie son doigt d'un millimètre. Une impureté mathématique. Un quart de ton de haine pure.

Thorne se fige. Le mouvement de sa baguette s'arrête en plein vol. L'horreur remplace sa morgue. Il a compris.

— Arrêtez ! rugit-il.

Elara ne s'arrête pas. Elle laboure la corde. Les crins se brisent, s'effilochent comme des tendons. La fréquence se propage. Une première fissure apparaît sur le socle du chef d'orchestre. Un éclair noir sur le marbre. Le sol de la scène se soulève. Les lattes se dressent comme des échinés en colère.

Le lustre en cristal explose. Des poignards de verre pleuvent. Thorne est projeté en arrière contre le mur du fond. Le granit éclate à son contact. Le plafond gothique gémit. C'est un cri organique. La pierre est une peau qui se fend.

Elara maintient la note. Le violon vibre si fort qu'il commence à se désagréger. Le bois éclate en échardes minuscules qui se fichent dans ses joues. Elle ne bronche pas.

Fortissimo.

La scène s'effondre. Thorne disparaît sous une avalanche de granit, ses yeux fixés sur le vide. Le Conservatoire de la Forêt-Noire pousse un dernier soupir de poussière. Les murs se referment comme des mâchoires. Tout bascule dans le noir.

Puis, le silence.

Un silence de neige.

Elara est allongée sur les restes de l'orgue. Ses mains sont immobiles. Son violon n'est plus qu'un squelette de bois mêlé à la cendre. Elle respire. L'air est froid. Pur. Il ne sent plus le vernis, ni la viande froide.

Elle lève les yeux. Au-dessus d'elle, il n'y a plus de voûte. Plus de fresques. Juste le ciel de Vienne, immense et gris. Ses doigts tremblent. Les filaments sur son épaule se sont rétractés, laissant des cicatrices à vif. Elle est seule. Elle est vide.

Elle se lève. Ses pas dans la neige sont des silences sur une page blanche. Elle s'éloigne du cratère, marchant vers les lumières lointaines de la ville. Elle n'a plus d'ambition. Elle n'a plus d'âme. Elle est la seule instrumentiste qui a survécu à son instrument.

Vienne dort, ignorant que la musique a failli l'égorger.

Elara s'arrête à la lisière de la forêt. Dans le creux de son épaule, une petite démangeaison persiste. Une vibration minuscule. Comme un insecte piégé sous la peau. La musique ne part jamais vraiment. Elle attend juste un nouveau mouvement.

Elle disparaît dans la brume, emportant avec elle le secret du Grand Prix.

Rideau de neige.

Chapitre 15

Accord Final

L'air de la Grande Salle est une insulte. Humide. Glacé. Chargé d'une odeur de poussière séculaire et de cire d'abeille rance. Elara Vance se tient au centre du plateau de chêne noirci. Sous ses pieds, les planches gémissent. Un son de gorge sèche. Un avertissement qu'elle ignore.

Ses doigts tremblent. Les phalanges sont rougies, gonflées par le froid mordant du Conservatoire de la Forêt-Noire. Elle caresse le manche de son violon. Le bois est tiède. Trop tiède. On dirait de la chair qui vient de s'éteindre. Elle sent sous son pouce la rainure familière, cette cicatrice qu'elle a elle-même creusée à force de répétitions obsessionnelles. Sur le rebord du pupitre en fer forgé, une traînée sombre attire son regard. Le sang séché de Markov, son prédécesseur. Il a disparu un mardi de novembre. Thorne n'a jamais fait nettoyer la tache.

Maestro Julian Thorne émerge de l'ombre du rideau. Sa silhouette découpe l'obscurité, anguleuse, tranchante comme un scalpel oublié sur un drap noir. Son visage est un masque de marbre. Blanc. Poreux. Inhumain. Il ne marche pas, il glisse sur le parquet avec la précision d'un métronome mortel. Il s'arrête devant elle. Ses yeux sont deux perles de verre dépoli. Il attend l'excellence ou la destruction. Pour lui, c'est la même note.

— L'accord, Vance, dit-il. Sa voix est un râle sec.

Elara lève son archet. La mèche en crin semble vibrer avant même de toucher la corde. Elle pose le violon contre sa clavicule. Le contact est électrique. Elle entend déjà le cri du boyau.

Elle tire la première note.

L'accord claque. Un coup de tonnerre dans une cave.

Le son possède une texture granuleuse, comme du sable qu'on broie entre les dents. Elara sent la vibration remonter dans sa mâchoire. Ses cernes palpitent. Thorne ferme les yeux. Il hume l'air. Il goûte la fréquence.

— Encore, ordonne-t-il. Plus bas. Cherchez la résonance du sol.

Elara ajuste sa cheville. Le bois grince. Un son de vertèbre qui se déplace. Elle commence le premier mouvement du concerto interdit. Les notes s'enchaînent avec une rapidité chirurgicale. Chaque pizzicato est une goutte de sang qui perle sur le vernis. Elle ne joue plus. Elle opère. La paranoïa monte. Elle entend les murmures dans les murs. Les anciens étudiants s'agitent. Leurs âmes sont piégées dans les nervures du bois, dans le calcaire des archives souterraines.

— Vous hésitez, cingle Thorne. Le rythme est votre sang. Si le sang s'arrête, vous mourrez.

L'odeur de la colophane devient suffocante. C'est une odeur de résine et de mort. Elara sent ses cicatrices se rouvrir. Une fine ligne rouge s'écoule de son index gauche. Elle ne s'arrête pas. Le sang lubrifie les cordes. Le son devient visqueux. Plus rond.

Elle entre dans la zone d'ombre. La fréquence interdite. Le violon s'alourdit. Il pèse désormais le poids d'un corps humain. Les cordes en boyau se tendent à rompre. Elles ne chantent plus. Elles gémissent comme des bêtes à l'abattoir. Thorne se rapproche. Elle sent son souffle glacial sur sa nuque. Il ne l'encourage pas. Il la démantèle.

— Brisez la symphonie du monde.

Le lustre au-dessus d’eux tinte. Un bruit de dents qui s’entrechoquent dans une fièvre. Les fenêtres de la Grande Salle explosent vers l’intérieur. Des milliers d’éclats de verre volent comme des diamants noirs. Ils orbitent autour d’elle, portés par le souffle de la mélodie. Le marbre des piliers se déshydrate. Il devient une poudre grise, fine comme du sucre glace, qui coule le long des reliefs gothiques.

— La note, Elara ! La note finale !

Elle frappe la corde.

Le choc n’est pas un bruit. C’est une absence. Un vide pneumatique qui aspire l’air des poumons. L’instrument a mordu son cou. Le mentonnier s’enfonce dans sa mâchoire, broyant la peau, cherchant l’os. Le Conservatoire se pulvérise en une fraction de seconde. La forteresse de pierre n’est plus qu’un souvenir de poussière suspendu dans l’hiver viennois.

Le silence retombe. Un silence de mort. Un silence de neige.

Elara regarde ses mains. Il n’y a rien. Juste un tourbillon d’air froid. Une vibration résiduelle. Elle ne se déplace plus ; elle se propage. Elle glisse sur le sol comme une onde. Elle est devenue la fréquence.

Elle voit l’enfant.

Il a dix ans. Il porte un manteau mangé par les mites. Il fouille dans la poussière blanche, là où se dressait le plateau. Il ramasse un fragment de bois verni. Un morceau de rouge profond. La couleur d’une plaie fraîche. L’enfant porte le bois à son oreille. Il sourit.

— Je t’entends, murmure-t-il.

La voix de Thorne résonne à travers la gorge du gamin.

— Le réceptacle est prêt. Transférez.

Elara résiste. Elle s’accroche au vide. Mais le rythme est implacable. Un métronome de fer dans sa conscience. Elle est projetée vers l’enfant. Elle s’engouffre dans le canal auditif. Elle glisse le long des nerfs. Elle s’installe dans sa moelle épinière. L’espace est trop petit. Une prison de viande.

L’enfant se relève. Il marche vers le centre de Vienne. Il s’arrête devant une petite école de musique aux briques sombres. Il frappe. Toc. Toc. Toc. Le rythme est mathématique. Une femme fatiguée ouvre la porte.

— Je veux apprendre, dit l’enfant.

La femme sourit. Elle ne voit pas la fille de dix-neuf ans piégée dans les pupilles du gamin. Elle ne voit pas l’ombre de Thorne qui dirige déjà le vent.

— Entre, mon petit. Comment t’appelles-tu ?

L’enfant franchit le seuil. La porte se referme.

— Je m’appelle le Concerto, répond-il.

Dans les archives souterraines de la ville, un registre s’ouvre tout seul. Une plume gratte le papier jauni. L’encre est fraîche. Elle sent le fer.

Le nom d’Elara Vance n’est plus qu’une vibration dans le bois. À Vienne, le prix du

violon vient de doubler.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Concerto des Ombres"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)